

**ANDRE LAPIDUS**  
**HISTOIRE DE LA PENSEE ECONOMIQUE**

Introduction générale.....	1
Chapitre I : Adam Smith.....	4
I Mercantilistes et Physiocrates.....	5
II Rapports avec la philosophie morale .....	6
III L'analyse économique d'Adam Smith.....	8
Encadré : Mandeville, ou le mal moral à l'origine d'un bien économique.....	8
Encadré : L'insatiabilité dans l'analyse économique .....	11
Chapitre II : David Ricardo .....	13
I La détermination des prix chez Ricardo .....	14
II La théorie ricardienne de la répartition .....	15
III Vers une théorie de la valeur .....	16
Chapitre III : Karl Marx.....	20
I La formation de Marx : du matérialisme dialectique à la théorie de l'aliénation .....	20
II Les cadres de l'analyse.....	21
III L'analyse économique de Marx .....	23
Chapitre IV : Léon Walras et l'économie marginaliste .....	27
I Quelques idées reçues sur le marginalisme .....	27
II Le projet original de Léon Walras.....	28
Encadré : De l'utilisation des mathématiques en économie.....	30
III Les domaines de l'économie .....	31



Références du cours :

André Lapidus

Histoire de la Pensée Economique

Année universitaire 2009-2010

Licence 3 Semestre 2

Université Paris I Panthéon-Sorbonne

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Ce cours ne va pas de soi : **travailler sur l'Histoire de la discipline n'est pas anodin** (il n'y a pas de tel cours dans un cursus de mathématiques, de chimie... dont l'Histoire s'enseigne plutôt dans le cadre d'UFR de philosophie et d'Histoire des sciences). **L'Histoire de la Pensée Économique, à l'inverse, reste très vivante.** Se poser cette question revient déjà à faire de l'HPE, à réfléchir à l'intérieur de l'économie mais aussi sur elle-même.

**Comment expliquer cette interrogation sur la discipline ?** Tout d'abord, on peut avancer l'idée que cela tient à la spécificité de la discipline, à sa maturité : c'est une discipline jeune. Ensuite, elle a un caractère très particulier, si bien que faire de l'HPE est une manière à part entière de faire de l'économie. Enfin, Cela s'explique tant par la démarche intellectuelle propre à la discipline que par le fait que c'est l'objet même de la discipline.

**A UNE DISCIPLINE « IMMATURE » ?**

**L'économie serait une discipline « immature ».** Elle se tourne souvent vers les auteurs du passé, en dépit de l'existence d'une analyse contemporaine très riche. Cela tiendrait au fait que **l'économie est une science jeune.** A l'inverse, il n'y a aucun cours sur l'inné en biologie ou le système géocentrique en physique car ces sciences remontent à la Grèce antique et non au XVIIIe siècle, comme c'est le cas de l'Économie. **Cette conception a une origine contemporaine de la naissance de la science économique elle-même et, en cela, très moderne.** Elle est associée aux Lumières, comme l'explique le Français Jean-Baptiste Say. Ce dernier avait réalisé un « cours complet d'économie politique pratique » qui avait pour objectif de fournir une économie directement intelligible aux praticiens (chefs d'entreprise, administrateurs...). Ce cours se terminait par une quarantaine de pages d'Histoire des progrès de l'économie politique alors que celle-ci n'avait qu'une trentaine d'années. L'Histoire d'une science n'est selon lui pas événementielle mais relate la manière dont on arrive à des vérités, c'est-à-dire des erreurs et des vérités. **Dès l'instant où il y a des vérités et des erreurs, que pourrions-nous gagner à recueillir des doctrines déclinées ? L'Histoire d'une science est de plus en plus courte à mesure que celle-ci se perfectionne selon d'Alembert.**

**Ainsi, quand on a suffisamment progressé, on pourrait se passer de l'Histoire.** Cette question fait débat en économie aujourd'hui, selon que les scientifiques estiment les vérités établies en la matière comme plus ou moins acquises. La persistance de l'HPE traduirait une certaine jeunesse de l'économie. Les choses vont ainsi dans de nombreuses disciplines. Ce fut par exemple le cas en physique : répétitive au Moyen-âge (elle consistait à discuter Aristote), elle est supposée s'être accélérée à la Renaissance avec l'introduction de la méthode expérimentale qui a conduit la physique à se détacher de son Histoire. **En fait, cette vision est caricaturale : d'une part, le Moyen-âge a été une époque de découvertes fondamentales** (voir remarque), et d'autre part, **les auteurs anciens continuaient d'être lus à la Renaissance** (ex : Dans *Galilée* de Brecht, le personnage éponyme, qui étudie la chute des corps du haut d'une tour, cherche à tester l'hypothèses d'Aristote selon laquelle un kg de plumes tombera plus lentement qu'un kg de plomb). **Ainsi, cette idée des Lumières est très discutable.**

**Remarque : de nombreuses découvertes sont survenues au Moyen-âge.** Ainsi **Buridan**, recteur de l'université de Paris, s'était intéressé à des questions relatives à la représentation du mouvement au XIVe siècle et avait proposé un repère distance-temps proche des futures coordonnées cartésiennes et élaboré à partir des textes d'Aristote qui permettait des expériences imaginaires. Autre exemple, **Nicolas Oresme**, évêque d'Evreux et auteur du premier ouvrage scientifique écrit en Français – portant sur les monnaies – avait proposé à la même époque une vision héliocentrique de l'univers bien avant Galilée)

**B LA SPECIFICITE DE LA DISCIPLINE**

L'économie aurait un **fonctionnement intellectuel qui lui serait propre.** D'un point de vue historique, on pourrait répondre par l'affirmative. Y a-t-il un sent à parler des Classiques d'un point de vue historique, sachant que ces auteurs ne s'accordent presque jamais (ex : théorie de la valeur-travail chez Ricardo, de la valeur-utilité chez Say, de la valeur-capital chez Torens...). De même, les questions d'emploi font débat aujourd'hui encore (notamment, selon que l'on admette ou rejette (Malthus, Sismondi) la loi de Say). La question de la croissance et de l'existence d'un état stationnaire soulève le même type de controverse (ex : Say rejette cette thèse, Malthus en fait un événement épouvantable, Mill le valorise comme occasion de s'occuper de problèmes de justice

sociale). **Ainsi, à considérer cet ensemble dit des « Classiques »** (dénomination marxienne reprise par Keynes), **il apparaît qu'aucune unité n'existe réellement, si ce n'est que ces auteurs ont tous travaillé sur la production des générations antérieures** (ex : Smith écrit *La richesse des nations* contre ses prédécesseurs mercantilistes et physiocrates).

Ainsi, **en écrivant, l'économiste a lui-même une attitude d'historien de la pensée s'appuyant sur ses prédécesseurs**. Ainsi, ancien financier, Ricardo en est venu à l'économie après sa lecture de Smith (seul manuel d'économie de l'époque) : c'est sur cette base qu'il construit son système et non pas en généralisant sa pratique professionnelle. Il en va de même pour Marx, initialement philosophe, qui découvre tardivement l'Économie, notamment les schémas de reproduction du capital (premier modèle de croissance multisectoriel, *Capital*, II), à la bibliothèque nationale en 1843 à la lecture de François Quesnay (auteur du Tableau Economique d'Ensemble), à en croire sa correspondance avec Engels ; il rejette très vite la tripartition en classes de Quesnay pour lui substituer sa dichotomie traditionnelle qui le mène à son schéma de reproduction du capital, construit à partir des réflexions d'un auteur qui écrivait un siècle avant lui. **Cependant, par la suite, même si on continue à lire les prédécesseurs** (ex : Arrow et Debreu s'inspirent de Walras pour démontrer l'existence de l'équilibre général mais utilisent des instruments mathématiques bien postérieurs), on tendrait à s'en détacher de plus en plus. **Ainsi, au fur et à mesure que l'on avance dans la science économique, on remonterait de moins en moins aux Anciens.**

### C UN OBJET PARTICULIER

Reste donc une explication reposant sur l'objet de l'économie. Say expliquait pourquoi l'Histoire d'une discipline se raccourcit au fur et à mesure qu'elle progresse : **« les erreurs ne sont pas ce qu'il s'agit d'apprendre mais ce qu'il faudrait oublier »**. En biologie, depuis Pasteur, on rejette la théorie de la génération spontanée. Mais en économie, quelles sont ces vraies grandes erreurs ? La décroissance du taux de profit (chez Marx ou Ricardo) ? Il s'agit de tendances et non de prédictions, et elles reposent sur des cadres économiques bien précis (prépondérance de l'agriculture et fixité de la terre chez Ricardo, concurrence observée au XIXe siècle chez Marx) si bien que ces raisonnements peuvent être repris aujourd'hui encore. Il pourrait en aller de même pour de nombreuses tentatives.

**Rien ne peut être complètement écarté à titre d'erreur en économie. Seules deux erreurs font vraiment consensus : l'introduction de la monnaie dans les modèles économiques à équilibre général** (loi de Walras selon laquelle la valeur agrégée des demandes excédentaires est nulle, théorie quantitative de la monnaie, postulat d'homogénéité selon lequel le doublement des prix et des revenus ne change pas les demandes, la loi de Say selon laquelle la demande excédentaire de monnaie est toujours nulle) **reposant sur la dichotomie monétaire-réelle** (Lange et Patinkin qui montre qu'elle ne colle pas d'un point de vue logique avec ces 4 propositions et qui rejette les deux dernières) **et la théorie des fonctions de production et du capital** (rémunération en fonction de la productivité marginale des facteurs, elle-même décroissante de leur quantité, que l'Italien Piero Sraffa rejette dans *Production des marchandises par des marchandises* où il montre que le capital agrégé homogène n'existe pas mais qu'il se compose d'objets différents aux prix différents, si bien que modifier le capital peut se traduire dans une action en volume, structure ou prix (relatif), ce qui n'est pas pris en compte dans le modèle standard ; Sraffa développe un modèle permettant de déterminer les prix d'un facteur à partir de tous les autres et montre que, lorsque l'on fait varier le taux de profit, l'indemnité capitaliste ne varie pas de manière monotone) **qui a suscité de nombreux débats** (Samuelson a mis quarante-cinq ans à reconnaître son erreur).. **Pour autant, ces deux thèmes sont encore largement enseignés dans les programmes actuels. Ainsi, bien que les reconnaissant, on ne tirerait aucune conséquence de nos erreurs en économie ? Cela serait lié à la particularité de l'objet.**

La procédure visant à éliminer des propositions théoriques est particulière en économie. **Il y a bien des choses qui sont oubliées, écartées, non pas parce qu'on prouve qu'elles sont fausses mais parce que l'on s'intéresse à d'autres choses**. Ainsi, il n'y a aucune certitude quant au caractère toujours « vrai » des anciennes théories. Ainsi, Sraffa (ami de Keynes et éditeur de Ricardo), avant de rédiger son ouvrage, était un jeune économiste spécialiste d'économie industrielle familiarisé avec les théories de Marshall (en vogue) qu'il avait commencé à critiquer. Réfugié en Angleterre, il rencontre Keynes (déjà très important) et reprend l'entreprise d'édition des œuvres de Ricardo avec le soutien de Keynes qui obtient de la Royal Economic Society que cette charge soit confiée à Sraffa alors que celui-ci avait peu travaillé sur le sujet. Sraffa se met à l'œuvre au début des années 1930 pour une tâche qui prend de nombreuses années (le premier volume paraît après la mort de Keynes, en 1951, et comporte les *Principes de l'économie politique et de l'impôt*). **Le premier volume contient une longue introduction proposant une lecture nouvelle de Ricardo, appuyé sur la brochure que l'auteur avait publié en 1815 contre les « corn laws » et intitulée *Essai sur les profits*. Cet ouvrage serait essentiel pour Sraffa puisqu'il présente un modèle bisectoriel (agriculture et industrie)**. L'agriculture produit du blé grâce au blé lui-même, utilisé comme semence,

aux avances pour les travailleurs, qui se nourrissent avec des produits agricoles, de même que le bétail, si bien que l'on produit du blé avec du blé : il y aurait homogénéité physique entre les produits et les moyens de production. Dans l'industrie, les produits industriels sont produits certes à partir d'autres produits industriels mais aussi avec du blé (matières premières, nourriture des travailleurs...). Ainsi, si on augmente le prix des produits industriels par rapport au prix du blé, le taux de profit augmente dans l'industrie car le prix du produit augmente plus vite que celui des moyens de production. Au contraire, dans l'agriculture, le taux de profit resterait constant, quel que soit le prix des produits industriels. **Ainsi, selon Ricardo, l'agriculture ne connaît pas la concurrence inhérente à l'industrie et conduisant à un ajustement des taux de profit dans ce secteur. Le taux de profit peut donc être déterminé indépendamment du système de prix.** Ricardo ouvre sa perspective dans les *Principes* en admettant que l'agriculture emploie des produits industriels. Sraffa montre ainsi que, lorsque Ricardo cherche une mesure invariable des valeurs, il cherche un moyen de se retrouver dans la configuration intellectuelle précédente mais n'y parvient pas. Dix ans plus tard paraît *Production des marchandises par des marchandises* où Sraffa montre que les conceptions actuelles sur le système de prix dépendent de l'offre et de la demande et les critiques en montrant d'une part que la demande ne joue qu'un rôle de court terme dans la détermination des prix et d'autre part que la fixation des prix dépend essentiellement des conditions de production et de répartition. Il fait ainsi abstraction des théories marginalistes et construit un modèle linéaire à n branches caractérisées par un produit spécifique. Chacun de ces biens est susceptible d'être utilisé comme moyen de production avec un prix.

Le taux de profit est uniforme mais comment est-il déterminé ? Sa présentation rigoureuse et correcte mais ennuyeuse, est d'ailleurs reprise par la suite, bien que Sraffa utilise peu les mathématiques. **Il estime que les rapports entre grandeurs dépendent des rapports entre prix relatifs.** Toutefois, à partir de n'importe quel système économique, si on produit plus de chaque bien que l'on en utilise dans chacun des cas, on peut construire un système étalon visant à retenir une certaine proportion de chaque branche de telle sorte que l'on obtient une économie dérivée qui produit un ensemble de bien dans les mêmes proportions qu'ils sont utilisés comme moyens de production. **Dès lors que l'on produit plusieurs bien en utilisant les mêmes biens dans les mêmes proportions, cela revient à produire une marchandise composite que l'on peut considérer comme invariante, étalon :** on produit de la marchandise étalon uniquement avec de la marchandise étalon et du travail, si bien que l'on peut déterminer le taux de profit comme un rapport de quantités. Cela aboutit à une théorie des prix alternative à la théorie néoclassique et visant à répondre à un problème laissé en suspens par Ricardo.

 **Ainsi, en 1960, Sraffa peut utiliser Ricardo pour faire progresser le savoir économique contemporain. Entre temps, les thèses de Ricardo sur la mesure invariable des valeurs avaient été progressivement oubliées. Cela montre la particularité de l'HPE. Ce type de découverte reste toutefois rare.**

### Bibliographie

Collectif, *Nouvelle histoire de la pensée économique*, La Découverte

BLAUG Marc, *Origines et développement de la pensée économique*, Economica, s'intéresse aux auteurs anciens dans la mesure où ils préfigurent des conceptions modernes (pédagogiques)

DELEPLACE Guilain, *Histoire de la pensée économique*, Dunod

DENIS Henri, *Histoire de la pensée économique*, PUF, est assez large et clair sur les auteurs classiques

LAPIDUS, *Le détour de valeur*

PRIBRAN Karl, *Les fondements de la pensée économique*, Economica, développe l'idée selon laquelle l'économie est l'application à un objet en particulier de raisonnements philosophiques

SCHUMPETER Joseph A, *Histoire de l'analyse économique*, Tel, Gallimard, est très discutabile mais jamais banal

**ANDRE LAPIDUS**  
**HISTOIRE DE LA PENSÉE ECONOMIQUE**

**CHAPITRE I : ADAM SMITH**

Smith est généralement considéré comme étant le fondateur de l'École Classique, qui manifeste pourtant peu d'unité en tant que telle. Néanmoins, il y a une **particularité propre à Smith et dont nous sommes les héritiers** : il n'est pas le premier à poser des questions économiques (on s'est interrogé avant sur la quantité de monnaie, les prix ou l'intérêt) mais, **avant Smith, les questions de nature économique trouvaient des réponses non nécessairement économiques**. Ainsi, au Moyen-âge, **le taux d'intérêt fait l'objet d'une grande réflexion des ecclésiastiques dans les trois religions monothéistes et faisait l'objet d'une réflexion morale, philosophique et religieuse** (est-ce un péché ?). Il n'y avait pas de spécificité de l'économie, héritée d'Aristote et de ses *Politiques* et renvoyée à la politique ou la morale. Smith est d'abord un philosophe moraliste essentiel de son temps. Pourtant, **des impasses l'obligent à développer sur l'économie, ce qui le conduit à mettre en place une structuration du savoir visant à sortir du religieux, du politique ou du moral pour aborder les questions économiques**. Cela tient à son projet intellectuel.

Les « Classiques » se répartissent en trois générations d'auteurs (+ Marx) :

- **La génération de Smith lui-même** (autour de la *Richesse des nations*) : il n'était pas le seul à son époque à discuter de questions économiques mais le faisait de manière très originale ;
- **La génération de David Ricardo** (*Principes de l'économie politique et de l'impôt*) et de Malthus, qui représente l'apogée de cette École ;
- **La génération de John Stuart Mill** (figure très institutionnalisée mais moins novatrice, qui cherche à combiner la philosophie utilitariste et l'économie politique ricardienne) : ses principes (1848) sont utilisés comme manuel universitaire en Grande Bretagne jusqu'en 1920 ;
- **La génération de Marx** (qui se comprenait lui-même comme un prolongateur des précédents).

La place de Smith est donc remarquable (« père fondateur ») mais **il est en fait très peu lu**, en dépit des nombreuses mentions dont il fait l'objet. Il a en fait fallu du temps pour que son importance véritable soit reconnue. Ainsi, **à l'occasion du bicentenaire de la publication de la *Richesse des nations*, l'historien britannique de la pensée économique Black a cherché à savoir comment Smith était perçu tous les 50 ans**. En 1826, trois ans après la mort de Ricardo, il était lu et discuté ; en 1876, l'essor du marginalisme a entamé la postérité de Smith à l'époque (le théoricien monétaire Bagehot en écrivait qu'« il a voulu mettre un écossais dans le cœur de chaque homme »). En 1926, les économistes avaient décidé de célébrer les 150 ans de l'ouvrage dans un grand colloque international qui s'était tenu à Chicago, et à l'occasion duquel Paul Douglas publia un article sur sa théorie de la valeur et de la répartition, reléguée au rang de curiosité, comme le fut Adam Smith durant les 50 ans qui suivent.

Ainsi, **Schumpeter développe une vision double de Smith : du point de vue des doctrines économiques, il le loue pour sa compréhension des avantages de l'échange, mais du point de vue de la théorie économique, il est très sévère, reprenant son œuvre point par point pour montrer que Smith ne faisait que reprendre la pensée éparse de ses prédécesseurs**, si bien qu'« il n'y a pas une seule idée originale dans *La richesse des nations*. Certains de ces éléments sont complètement fondés. Malgré tout, Smith réalise tout de même une combinaison originale et unique des éléments qu'il emprunte. Tout savant ne procède-t-il pas de même ? Néanmoins, **l'influence de Schumpeter est telle que ces opinions négatives et très arrêtées perdurent dans de nombreux pays**. Il faut attendre le milieu des années 1970 pour que soit entreprise une édition « scientifique » de ses œuvres complètes qui a, au passage, permis aux historiens de la pensée économique de redécouvrir sa *Théorie des sentiments moraux*, ses écrits sur la rhétorique ou ses notes de cours sur la jurisprudence, si bien que l'image de Smith s'en est trouvée changée.

**Smith faisait en effet l'objet d'un procès d'intention selon lequel il y aurait une incompatibilité entre son œuvre de moraliste et son œuvre d'économiste**. Celle-ci a été mise en évidence sous le nom de « problème d'Adam Smith » par des économistes allemands dans le cadre de l'École Historique qui, en lisant l'ensemble de son œuvre, pensent **dégager deux phases** :

- celle de la *Théorie des sentiments moraux* (1759) où **Smith explique que les individus sont mus par le principe de sympathie** ;

- celle de la *Richesse des nations* (1776) où **les hommes sont perçus comme égoïstes et mus par l'intérêt**. Smith ne se serait jamais véritablement expliqué sur le passage de l'un à l'autre.

Ce « problème » est accentué par la relecture de la 6ème édition de la *Théorie des sentiments moraux* (1790, date de la mort de Smith) où, en dépit d'une profonde réactualisation, la théorie de la sympathie perdure, ce qui contredit la perspective diachronique des auteurs précédents au profit d'une coexistence des deux théories. Cela tiendrait-il à une schizophrénie de l'auteur, moraliste et économiste ? En fait, **il faut retourner au texte pour bien comprendre le « problème »**. **Les deux théories sont loin de se remettre en question mutuellement : le principe de sympathie n'exclut pas l'intérêt privé et ces deux constructions sont compatibles parce que Smith était d'abord un moraliste, son travail d'économiste visant par la suite à résoudre un problème de philosophie morale resté en suspens.**

## I MERCANTILISTES ET PHYSIOCRATES

Dans la *Richesse des nations*, **Smith regroupe ses prédécesseurs en deux catégories : les systèmes commercial (mercantilistes) et agricole (physiocrates) qui s'opposent**. Au moment où il définit l'objet de l'économie politique, **il fait apparaître les clivages entre ces deux écoles**. Il affirme que l'économie politique est « une branche du savoir du législateur qui se propose à la fois d'enrichir le peuple et le souverain » (introduction du livre IV). Le livre IV est celui où il analyse les positions de ses adversaires. Cette définition sert donc à être confrontée à leurs positions respectives. Nombre d'économistes lui ont reproché cette définition ; ainsi, Walras lui reprocha dans ses *Éléments d'économie politique pure* (1874) sa conception utilitaire de la discipline. Cependant, cela permet à Smith de s'opposer aux « gens à systèmes », c'est-à-dire aux **auteurs dont les constructions traduisent des intérêts particuliers par opposition à l'intérêt général**.

### A LES MERCANTILISTES

Pour les Mercantilistes, **la théorie économique vise à servir les intérêts monétaires en faisant faussement des intérêts de particuliers un intérêt général**. Ce mouvement d'idée diverses, loin de se reconnaître une unité (dénomination a posteriori), caractérisé par une pensée commune selon laquelle la source de la richesse doit être trouvée dans l'or et les métaux précieux, disponibles en quantité limitée. Ainsi, les relations économiques seraient radicalement conflictuelles, visant à s'approprier ces métaux. **Les Mercantilistes se font donc avocats des conquêtes coloniales, des impôts sur le transport et le commerce** (Angleterre et Hollande notamment), de la stimulation des activités à visée exportatrice **afin de faire rentrer de l'or...** Il s'agit souvent d'hommes politiques dotés d'une influence pratique (ex : Colbert).

**Ils défendent en fait les intérêts de certains marchands qui, selon Smith, ne se réduisent pas à l'intérêt général**. Pire, Smith les associe, aux plus grands maux des régimes précédents (féodalité et esclavage), ce qui n'allait pas de soi à l'époque (vive condamnation de l'esclavage en tous temps et lieux, sans sur un plan moral qu'économique (voir ses notes de cours sur la jurisprudence où il affirme que pour éviter le servage mercantile, il vaut mieux renoncer à l'opulence qu'à la liberté)). **Par la suite, Mill, reprenant les Mercantilistes, discute leur usage de la liberté, compatible avec un asservissement de 90 % de la population.**

### B LES PHYSIOCRATES

**Smith est moins dur vis-à-vis des Physiocrates**. Ils défendent pour leur part les intérêts des propriétaires fonciers qu'ils chercheraient à faire passer pour l'intérêt général. Néanmoins, Smith éprouve à leur égard une certaine admiration. Cette École repose sur la théorie de François Quesnay au XVIIIe siècle, chirurgien-barbier puis polémiste (avec des médecins notamment, sur des points qu'il connaît mieux que ces derniers, comme la circulation du sang), puis médecin de la marquise de Pompadour et du roi Louis XV. Déjà mûre, il profite de sa position de force dans un réseau d'influence et s'intéresse à des questions économiques. **Il constitue un groupe d'« économistes » autour d'une doctrine reposant sur les travaux du maître relayés dans l'opinion par des revues et des propagandistes**. Cependant, son école est peu relayée en termes de politique économique, à la différence des Classiques (même Turgot n'était pas véritablement un physiocrate).

Quesnay considérait que la société était **divisée en trois classes : les propriétaires** (qui possèdent directement ou indirectement le sol et qui vivent directement ou indirectement de leurs rentes), **les producteurs** (agricoles) et **les stériles** (artisanat et commerce). Quesnay décrit les circulations de marchandises et de monnaie entre ces trois classes à travers un exemple chiffré (si bien qu'il est souvent présenté comme le créateur du premier modèle macroéconomique). Selon lui, **la terre se caractériserait par une spécificité qui ferait qu'elle produirait plus de richesses qu'elle n'en consomme** (« don gratuit de la terre »). Ainsi, l'agriculture produit plus que l'avance préalable, si bien qu'un produit net (« valeur ajoutée ») peut être distribué sous forme de rente aux propriétaires.

Quant à la classe stérile, elle transformerait les produits agricoles sans leur ajouter de valeur, le profit étant intégré aux coûts. C'est l'un des plus grands succès de l'analyse économique, si bien que son « Tableau économique d'ensemble » (« Zigzag ») fut imprimé par le roi et suscita de nombreuses discussions dans les sellons où l'on faisait varier les grandeurs (premières simulations économétriques).

Smith était suffisamment admiratif pour avoir pensé, à un moment, lui dédier la *Richesse des nations*. **En considérant que la source de la richesse se trouvait dans l'agriculture, les Physiocrates faisaient une partie du chemin vers une théorie de la richesse reposant sur la production : « il s'agit d'un noble et généreux système qui n'a jamais fait de mal et n'en fera probablement jamais », même s'il reste faux.**

## II RAPPORTS AVEC LA PHILOSOPHIE MORALE

### A SYMPATHIE ET JUGEMENT MORAL

La notion d'« économiste » n'existait pas avant Smith. **Les questions économiques n'étaient considérées que comme les aspects de problèmes politiques ou moraux plus larges.** Sa *Théorie des sentiments moraux* (qui lui avait valu une certaine célébrité et confirmé sa position de professeur de philosophie morale à l'université de Glasgow) est tout aussi importante que la *Richesse des nations* pour les économistes car Smith s'y intéresse à la question de l'immédiateté et de l'universalité du jugement morale. Or, cette question n'est pas si éloignée de l'économie.

Smith s'inspire de « l'École écossaise », issue de l'« Enlightenment » (David Hume, Adam Smith...), qui posait la question de savoir **pourquoi nos jugements moraux sont immédiats** (si on assiste à un vol, on est tenté de condamner immédiatement le voleur sans s'intéresser à la particularité de la situation ou aux caractéristiques de la personne volée) et universels (en dépit d'un certain relativisme, certaines questions, comme la torture, font consensus ; cette universalité était pensée d'autant plus fortement à l'époque des Lumières). Smith n'est pas le premier à aborder la question mais se montre peu satisfait des travaux qui le précèdent. Ainsi, son ancien professeur Francis Hutcheson affirme que cela tient à l'existence d'un sens moral, comparable aux 5 sens et implanté en chacun de nous. Cette solution assez able manque malgré tout de rigueur. D'autres auteurs ont tenté d'apporter des réponses plus élaborées. Ainsi, Hume insiste sur le mécanisme de la sympathie, définie comme le fait d'être concerné par l'émotion d'autrui selon une certaine perméabilité des émotions. Toutefois, si cette conception peut rendre compte de l'immédiateté du jugement moral, il est alors problématique d'expliquer son universalité. Ainsi, même s'il n'est pas forcément bon de rembourser un prêt à un intrigant, il apparaît condamnable de ne pas le faire.

**Selon Smith, cela tient encore une fois à la sympathie qu'il entend non pas comme une bienveillance mais comme une « transfusion émotionnelle » vis-à-vis des sentiments d'autrui et qui constitue une faculté originelle propre à tous les individus et leur permettant de percevoir les émotions.** L'usage de cette faculté est, selon Smith, à ce point immédiat qu'il précède la réflexion et l'intérêt égoïste (sans pour autant nécessairement le supplanter). Smith décrit ici un individu qui serait fabriqué de telle sorte qu'il réagirait d'abord aux émotions d'autrui (l'utilité perçue chez les autres constitue un argument essentiel de sa propre fonction d'utilité), si bien qu'il y a d'emblée des externalités). Smith compare ainsi la sympathie à un miroir qui nous permet d'exister, comme il nous permet de prendre conscience de la notion de beauté par exemple (en tant qu'elle s'applique avant tout à nous-mêmes). Un individu ne peut donc pas exister sans les autres, sans les émotions qu'il reconnaît chez eux et qu'il éprouve lui-même.

**On ne peut pas se tenir à cette définition, plus proche de l'empathie que de la sympathie.** Comment fabriquons-nous les émotions que nous ressentons au spectacle d'autrui. Smith affirme qu'il ne s'agit pas de rester soi-même et de comprendre de loin ce qui se passe chez quelqu'un d'autre mais de changer de personnage pendant un moment (ex : on peut éprouver de la souffrance en se mettant à la place d'un criminel condamné au supplice sans pour autant devenir criminel). **Cela pose toutefois un problème d'attribution : les émotions que nous éprouvons ne viennent que de nous-mêmes, si bien que la culture ne fait l'objet d'aucune prise en compte.** Nous nous mettons (effectivement) à la place d'autrui mais nous ne pouvons le faire qu'à partir de nos propres émotions comme bribes élémentaires : si les émotions d'autrui sont radicalement différentes des nôtres, la sympathie est inopérante (ex : sympathie avec les morts, difficile car nous ne pouvons pas nous imaginer sans faculté sensorielle, si bien que nous la ressentons négativement à partir de nos facultés sensorielles, ce qui explique notre aversion face à la mort). **Cela suppose donc, à la base de la sympathie, un ensemble d'émotions préalablement existant et mobilisable par l'individu.**

Sur cette base, **Smith développe une intuition selon laquelle on ne s'arrête pas au simple fait d'éprouver une émotion qui peut ressembler à celle d'autrui.** L'individu observe que les autres sont également atteints par ses propres émotions. Cela suscite une première émotion qui ira dans le même sens que l'émotion initiale (ex : je suis triste et mon meilleur ami l'est aussi, si bien que je le suis encore plus, dans un premier temps du moins). Il y a un accord, une harmonie entre les deux sentiments qui suscite une diminution de douleur ou un plaisir supplémentaire (ex : ainsi, celui qui souffre sera content non pas du fait que l'autre souffre mais du fait qu'il y a communauté de sentiments). **Dans ce qui va me déterminer à agir d'une certaine manière figurera donc la réponse sympathique d'autrui à l'émotion que j'aurai ressentie.** Smith en arrive ainsi à décrire le fait que **nous allons nous comporter de façon à susciter un accord sympathique entre l'observateur et l'agent de l'action.** Le comportement sur le mode du « mange ta soupe pour faire plaisir à maman » peut ainsi se généraliser à une sorte de spectateur impartial, sorte d'opinion moyenne commune constituée par tous, si bien que **nous imaginons tous, dans nos actions, la présence d'un spectateur impartial.** Le comportement moral résulte d'un choix visant à susciter de la part du spectateur impartial une émotion qui nous fera plaisir. **L'introduction de la sympathie réciproque et sa généralisation au spectateur impartial permet donc de justifier l'universalité du jugement moral.**

L'analyse de Smith va plus loin. De manière schématique, on peut considérer que la morale est soit transcendante, soit immanente. Smith propose en fait quelque chose qui n'est ni l'un, ni l'autre. **Le spectateur impartial apparaît comme un juge extérieur mais il résulte d'une construction à partir des émotions des individus et au cours de leurs interactions.**

Remarque : Dans la philosophie allemande, l'idée d'aliénation peut renvoyer à quelque chose de proche. Ainsi, chez Feuerbach, l'aliénation religieuse naît du fait que les hommes prennent ce qu'il y a de meilleur en eux pour en faire quelque chose qui leur est extérieur et les domine.

## B LA GENESE DU CAPITALISME

Smith n'en reste pas là et **cherche à montrer les défaillances de son dispositif théorique.** Il explique que dans ce mécanisme sympathique, il y a de l'admiration et l'approbation du comportement des autres, et la recherche l'approbation de son propre comportement, si bien que les individus seraient poussés à reconnaître et à admirer la vertu. **Or, dans nos sociétés, la vertu ne se voit ni ne se lit directement.** Cette mécanique peut alors produire des effets pervers. Ainsi, **l'individu agit conformément à ce que décrit Smith jusqu'au moment où il s'apercevra que la vertu ne se lit pas vraiment, n'est visible qu'à travers des signes extérieurs.** Les « hommes forts » rechercheront toujours un éloge mérité mais les « hommes faibles » **rechercheront simplement un éloge.** Or, ce deuxième type de comportement, visant à rechercher non plus la vertu elle-même mais ses signes extérieurs, tendrait à se généraliser : **ce basculement des fins vers les moyens bouleverserait notre univers moral qui tendrait à susciter l'« admiration des riches » pour leur fortune qui leur donnerait les moyens de la vertu, même s'ils ne l'ont pas forcément.** L'économique fait ici son entrée. Smith cherche à savoir si nous admirons les riches parce qu'ils sont plus heureux que nous. La réponse semble évidemment négative : cette admiration témoigne d'un déplacement d'intérêt vers les moyens d'être heureux plutôt que vers le bonheur lui-même.

Ainsi, certains seront, comme l'explique Smith, prêts à payer une fortune pour une montre qui ne retarderait ou n'avancerait pas de plus d'une minute par jour, non pas parce qu'ils sont ponctuels, mais pour l'agencement et la précision de la mécanique, sa parfaite adéquation des moyens aux fins. Ainsi, le « fils de l'homme pauvre » cherche à fabriquer sa richesse, à devenir riche, mais n'en aura pas forcément été plus heureux. Smith est en fait assez provocant (pour un économiste) puisqu'il explique que ce qui est à la base de nos choix intertemporels (on se sacrifie aujourd'hui pour avoir demain) est illusoire puisque nous sacrifions en fait trop aujourd'hui au regard de ce que nous aurons demain. Le fils de l'homme pauvre se contente d'accumuler les richesses sans jamais en jouir : il s'intéresse à la régularité des moyens (à l'équilibre de son portefeuille), comme s'il était pris dans une immense fabrique, si bien qu'il faudrait être vieux ou malade pour se rendre compte de sa véritable situation.

**Ainsi, on accumulerait du capital pour accumuler du capital :** dès la *Théorie des sentiments moraux*, Smith envisage une théorie de l'accumulation du capital, de la genèse du capitalisme, qui inspire par la suite les Classiques (Marx compris). Le propriétaire terrien dépensait son revenu alors que l'entrepreneur capitaliste dégage de son épargne un profit dont il réinvestit la quasi-totalité pour obtenir plus de capital et de profit. Il peut donc obtenir tous les plaisirs matériels de l'existence sans jamais les obtenir effectivement. A certains égards, dans son analyse de l'entreprise industrielle, Keynes reprend cette vision en montrant que le profit moyen escompté y est faible et que la présence de l'industrie tient essentiellement à l'optimisme des entrepreneurs qui

chercheraient ainsi à « passer le temps » ; on peut de même expliquer l'émergence de la finance, si bien que la vision du capitalisme assoiffé de profits à dépenser tombe.

Face au problème initial de Smith, **cela laisse une difficulté en suspens : que devient le jugement moral ?** Si nous nous contentons d'admirer les riches, notre moralité risque d'être considérablement atteinte. Qu'est-ce que cela donne ? Quelque chose de cohérent et durable ? moralement acceptable ? ou au contraire un effondrement généralisé ? C'est là la question qui suscite la *Richesse des nations*. **Au sein du système économique qu'il construit, Smith présente des individus qui font aussi bien, voire mieux, que ce qu'aurait pu réaliser un système moral. En ce sens, les deux œuvres de Smith sont à bien des égards complémentaires.**

### III L'ANALYSE ECONOMIQUE D'ADAM SMITH

A Glasgow, Smith donnait un enseignement de jurisprudence (philosophie morale et politique dans les termes contemporains) dont on a recueilli deux ensembles de notes : une partie (perdue) sur la théologie naturelle (preuves de l'existence de Dieu) annonçant une série de questions et une autre sur l'organisation de la cité où il abordait des questions économiques. C'est là qu'il introduit les notions de prix naturel et de marché et de gravitation du second autour du premier (on est dans les années 1760). En 1764, Smith démissionne (et rembourse chaque étudiant, l'université de Glasgow étant alors une université privée) pour visiter le continent avec un jeune aristocrate. A Paris, il rencontre les Encyclopédistes, Turgot et les Physiocrates. Il rentre en Écosse où il dicte à sa mère la *Richesse des nations* qui paraît en 1776.

#### **A UNE NOUVELLE FAÇON D'ABORDER LES PHENOMENES ECONOMIQUES ET L'ORDRE SOCIAL**

Les *Principes* de Ricardo partent de la théorie de la valeur et opèrent par généralisation à la théorie des marchés. **Smith part quant à lui de la division du travail.** Dès l'introduction, il affirme chercher à expliquer la richesse des nations, c'est-à-dire comment et pourquoi le dernier des journaliers de Londres est plus à l'aise qu'un chef sauvage à la tête de 1 000 Indiens nus. Il devrait pourtant être plus facile aux sauvages de construire une société morale. **Dans les sociétés contemporaines, les sentiments ont disparu mais la richesse est manifeste. Il ne va pas de soi de considérer que la richesse** (entendue comme un bien qui, s'il ne nous donne pas le bonheur, nous donne les moyens de l'atteindre) **peut sortir d'un mal** (moral) : **cette idée est alors très novatrice.** Ainsi, la littérature médiévale, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, qui s'intéresse notamment à l'usure pour condamner le prêt à intérêt pour les abus auxquels il peut mener de la part du prêteur.

#### **Encadré : Mandeville, ou le mal moral à l'origine d'un bien économique**

**Ce n'est qu'avec la Renaissance que certains auteurs** (ex : Jean de Jerson) affirment qu'il ne faut pas se référer à un idéal de perfection sans prêt à intérêt pour envisager les désagréments inhérents à un monde sans prêt à intérêt (beaucoup empruntaient alors pour se nourrir, si bien que l'interdiction du prêt à intérêt pourrait favoriser la criminalité). **Dans une perspective religieuse, il est difficile à admettre que d'un mal peut sortir, sinon un bien, du moins un moindre mal.**

**Bernard Mandeville est l'un des premiers à tenter de théoriser ce paradoxe apparent dans la « fable des abeilles »** (« private vices – public benefits »). A l'intérieur de la ruche, les abeilles exercent différentes fonctions et peuvent soit pratiquer la vertu privée, soit s'adonner à des pratiques apparemment condamnables fondées sur la recherche du profit ; c'est seulement dans ce second cas que, selon Mandeville, la ruche pourra se développer, les vices privés menant à la vertu public sans qu'aucune abeille désire la prospérité de la ruche.

Bien que prenant ses distances vis-à-vis de Mandeville, Smith montre que **les effets publics de nos comportements peuvent être sans rapport directs et immédiats avec ce que nous avons recherché. C'est ainsi que Smith construit progressivement une explication du fonctionnement des sociétés.** Cette optique est caractéristique de l'analyse économique contemporaine (ex : équilibre de Nash et dilemme du prisonnier débouchant sur des situations non voulues et / ou anticipées ; ex : théorèmes fondamentaux de l'économie du bien-être affirmant que l'équivalence entre concurrence parfaite et l'optimalité parétienne se réalise sans le concours conscient des agents ; ex : idée d'ordre spontané (catalepsie) chez Hayek qui s'oppose ainsi à l'illusion délibérative constructiviste).

#### **B RICHESSE ET TRAVAIL**

Pourquoi des sociétés moralement condamnables sont-elles plus riches ? Smith part du travail car, s'interrogeant sur les sources de la richesse, il répond qu'elle dépend du travail. Dans son introduction, il fait apparaître que la richesse est un produit réel par tête (biens agricoles ou manufacturés) et non une accumulation de monnaie. Il s'oppose ainsi tant aux Mercantilistes qu'aux Physiocrates. Par ailleurs, il l'exprime par tête ; cela ne dit rien sur la répartition effective des richesses mais peut-être que très peu contribuent au

produit par tête. Smith montre ainsi que ce dernier dépend des parts respectives des travailleurs productifs et improductifs dans la population ainsi que de la productivité du travail.

#### *Travailleurs productifs et improductifs*

Smith introduit la distinction entre **travailleurs productifs et improductifs qui sera reprise par tous les « Classiques »** et ne sera abandonnée – pour son manque d'intérêt – qu'à l'ère marginaliste qui met l'accent davantage sur la rareté que le travail. **Le travail productif est celui qui permet l'accumulation du capital.** Ainsi, le domestique reçoit des gages résultant du partage du revenu de son maître et non d'une production de richesse. Smith développe peu cette distinction, sinon pour montrer que, contrairement aux sociétés industrielles, les sociétés anciennes et primitives se caractérisent par une forte proportion de travailleurs improductifs.

#### *Division du travail et accroissement de la richesse*

**L'accroissement de la richesse provient d'une augmentation de la productivité du travail.** L'homme se caractérise par une propension à échanger qui tient à la raison et au langage, qualités partagées par tous les hommes. Cela pousse les hommes à échanger, ce qui favorise la division du travail. Smith donne l'exemple d'une manufacture d'épingle où un ouvrier, quel qu'adroit qu'il fut, ne pourrait réaliser qu'une vingtaine d'épingles par jour s'il devait prendre en charge toutes les tâches. **Décrivant les différentes opérations de production, il montre que la division technique du travail, dans une petite fabrique d'une dizaine d'ouvrier, permet à chaque ouvrier de produire 4 800 épingles par jour.** Il étend ses conclusions à la société toute entière (division sociale du travail), même si ce passage fait l'objet chez Smith d'un tour de force peu justifié. La division technique se trouve imbriquée dans la division sociale.

#### Remarques :

- **Smith est ainsi fidèle à l'essor de l'économie politique depuis Aristote :** l'économie traite de l'organisation de la « maison » (qui comprenait chez les Grecs le maître, son épouse et ses enfants, ses esclaves... et se rapproche en cela d'une petite entreprise autosuffisante) et la politique est la gestion de la cité. **Au début du XVIIe siècle, Antoine de Montchrestien forge le terme d'« économie politique » pour désigner un ensemble de règles de gestion de la cité fondée sur celles qui prévalent à l'organisation de la maison,** ainsi généralisées. Cette origine est aujourd'hui encore manifeste (ex : gestion de la dette publique qui vaut de la même manière qu'une dette privée).
- Aujourd'hui, **l'économiste pourrait expliquer la division du travail en s'appuyant sur une théorie en termes de coûts comparatifs** (Ricardo, HOS...), reposant par exemple sur les aptitudes ou talents différenciés des agents. Chez Smith, les individus sont considérés comme initialement égaux et la différence entre eux, loin de fonder la division du travail comme une dotation initiale différentielle, est créée par la spécialisation qui tient elle-même au hasard ou aux rencontres. **C'est Ricardo qui introduit l'idée de différences naturelles.**

Cela aboutit à **une société dans laquelle les individus, très différenciés, ne sont plus autosuffisants et doivent par conséquent échanger.** Selon Smith, cette dynamique inéluctable serait caractéristique des sociétés contemporaines. **Personne ne dépend de la bienveillance d'autrui, même le mendiant. Smith mentionne, comme moteur de l'action, l'intérêt privé, différent de l'intérêt égoïste, qui vise à satisfaire nos besoins.** Il donne des exemples de spécialisation pour montrer que la combinaison de la division du travail et de l'échange aboutit à la structuration des marchés. Les individus y échangent en fonction de leurs intérêts privés et ne s'adressent pas à leur partenaire d'échange (vendeur) en évoquant leurs propres besoins mais les intérêts de l'autre.

#### **C LES PRIX**

##### *Valeurs d'usage et d'échange*

**C'est l'une des originalités de Smith, à l'époque, d'en faire un point d'aboutissement et non de départ de l'analyse.** Il commence à discuter de l'introduction de la monnaie comme intermédiaire des échanges visant à surmonter l'impératif de coïncidence des besoins dans un système de troc. **Cela permet d'une part de montrer que la monnaie ne constitue pas la source de la valeur et d'autre part d'introduire le *paradoxe de l'eau et du diamant* sur la détermination de la valeur.** Procédant par clarification linguistique, **il distingue la valeur d'usage** (utilité d'un objet particulier) **et la valeur d'échange** (faculté que donne un objet d'acheter d'autres marchandises). Certains auteurs italiens avaient émis l'hypothèse d'une coïncidence entre les deux mais Smith la rejette en comparant la grande utilité et le faible prix de l'eau à la faible utilité et au prix élevé du diamant.

Remarque : Stanley Jevons montre un siècle plus tard que le calcul différentiel permet de résoudre ce paradoxe en introduisant la notion d'utilité marginale (utilité de la dernière unité consommée), plutôt que celle d'utilité totale (on sait que Smith était bien moins mauvais mathématicien qu'on ne l'imagine, même s'il n'utilise pas les mathématiques dans son ouvrage).

Ainsi, l'Autrichien Emile Kauder montre que ce passage aurait eu une influence néfaste sur la science économique en engageant les successeurs de Smith sur des théories de la valeur fondée sur les coûts de production (le travail notamment) plutôt que sur l'utilité. Étudiant les cours que Smith donnait à Glasgow en 1762-63, Kauder montre que Smith résout le paradoxe de l'eau et du diamant par leur rareté respective ; plus encore, il montre que les prémices de la théorie de l'utilité marginale apparaissent en 1736 chez le mathématicien suisse Daniel Bernoulli qui proposait un modèle de jeu de hasard dans lequel le joueur devait maximiser une fonction d'utilité concave. Cependant, Smith ne suit pas cette voie. Tout d'abord, il ne s'interroge pas sur la détermination de la valeur en usage. Il met en place une mécanique de principes avec son lecteur, reposant sur une connivence sociale et morale, de telle sorte que, comme dans la *Théorie des sentiments moraux*, l'utilité fait l'objet d'une appréciation collective. Or, celle-ci pourrait tout simplement résulter d'une disposition à payer individuelle. Néanmoins, Smith ne disqualifie pas l'idée d'une valeur subjective, si bien que ce type de théories coexiste en parallèle à l'époque.

#### *Travail et valeur*

Smith place l'accent sur le travail comme déterminant de la valeur d'échange, quoiqu'il le justifie peu. Dans son passage sur le castor et le daim, il montre que, dans une société primitive où le travail est le seul facteur de production (pas d'accumulation du capital ni d'appropriation du sol, donc pas de profit ni de rente), chasser l'un prend deux fois plus de temps (de travail) que l'autre, si bien qu'une unité de l'un s'échangera contre deux de l'autre. Smith ne décrit ici à aucun moment un mécanisme économique : il sollicite son lecteur. Il décrit une relation bilatérale (entre le chasseur de daim et le chasseur de castors), c'est-à-dire ce qui pourrait s'apparenter à un monopole bilatéral dont la théorie contemporaine montre que l'issue n'est pas sûre du fait des aléas de la négociation, non pris en compte par Smith ici. **Celui-ci s'appuie sur un jugement universel, comme le sentiment moral, à l'origine de la détermination des prix relatifs** (un spectateur impartial considérerait qu'un castor vaut deux daims, si bien qu'en échangeant selon ce prix, nous susciterions son approbation morale). **Ainsi, dans ses cours de jurisprudence de Glasgow, Smith montre que l'échange naît d'une propriété préalable justifiée fondée sur l'occupation** (ex : un homme ayant « fait le travail » de cueillir une pomme en est considéré comme propriétaire car un spectateur impartial s'associerait au possesseur pour défendre l'objet contre toute attaque violente du fait de la peine qu'il a dépensée pour la cueillir) : **le travail initial fonde la propriété. La première évaluation en travail repose donc sur un jugement moral.**

**Cette référence au travail doit-elle être entendue comme un pas vers une théorie objective de la valeur ?** Cela fait l'objet de débat. C'est le temps et la peine – quantifiable – qui fondent la propriété selon Smith. Malgré tout, la peine demeure individuelle, relevant des « impressions de sensation » (Hume). Cette impression subjective est mesurée par un temps de travail fournissant une base à l'établissement d'un (premier) rapport d'échange. **Le travail peut ainsi être conçu, dans la droite ligne de Smith, comme une « désutilité subjective ».** **Smith n'est donc pas si hostile qu'il n'y paraît à une certaine origine subjective de la valeur-(utilité).** La construction est biaisée par la suite dans la relecture qu'en font Marx et ses commentateurs.

Remarque : A l'époque moderne, il est courant de penser que la douleur serait plus efficace que l'incitation (Locke, Bentham...). Dans le domaine économique, cela montre que la valeur du bien ne tient pas à la récompense (utilité) que l'on en retire mais au châtement (désutilité, c'est-à-dire travail nécessaire à sa production) que l'on reçoit quand on s'en sépare. **Smith s'inscrit ainsi dans la tradition de philosophie du droit de son époque.**

Smith distingue les valeurs-travail *incorporé et commandé*. La première renvoie au travail nécessaire pour produire le bien et les facteurs de production alors que le second désigne la quantité de travail obtenue en échange de l'objet, c'est-à-dire le pouvoir que le détenteur d'un objet détient sur tout acquéreur potentiel de cet objet. **Smith semble confondre les deux à l'état informel de la société où travail incorporé et travail commandé sont égaux** puisque les prix relatifs sont déterminés par le différentiel du travail requis pour chaque produit et que le travail est le seul facteur de production. Mais **dans les sociétés industrielles, les deux diffèrent puisqu'il y a d'autres facteurs de production que le travail (capital, terre appropriée)**. La mise en œuvre de ces facteurs s'explique par les revenus qu'ils peuvent en dégager (profit, rente). Le profit est envisagé comme un prélèvement sur la valeur que le travail des ouvriers a ajouté aux matières premières sur lesquelles il travaille. Marx s'appuie sur

cette conception d'une valeur ajoutée fondée uniquement sur le travail pour introduire la plus-value. Par ailleurs, le profit est selon Smith proportionnel (à hauteur du taux de profit) au capital avancé. **Cela inspire des théories socialistes qui font du profit un vol d'une partie du produit ajouté par les travailleurs, ce qui peut justifier la nationalisation des moyens de production ou la fixation de prix à hauteur du travail incorporé**, de telle sorte que seuls les travailleurs puissent recevoir leur salaire (socialistes rocardiens). Il faut attendre Marx pour considérer que sans capital initial, le travailleur ne pourrait pas produire de valeur ajoutée mais que la mène aux contradictions insurmontables du capitalisme.

Or, **Smith montre que le prix réel ne correspond pas au travail incorporé mais au travail commandé, forcément plus important puisque le prix de la marchandise doit servir à payer, en plus des salaires, un profit et une rente résiduelle**. En pratique, il est difficile de distinguer clairement salaire, rente et profit qui résultent d'une clarification de vocabulaire récente – à l'époque de Smith – et presque interchangeable. Ainsi, au Moyen-âge, le profit était prélevé sous la forme d'un impôt par un seigneur-propriétaire foncier. La définition du profit vient de la conception smithienne de la société civilisée en trois catégories : travailleurs, propriétaires et capitalistes auxquels sont attachés les trois types de revenus, sources primitives du revenu global. Ces trois revenus permettent de mesurer la valeur puisque le travail commandé, en tant que « vraie » source de la valeur, sert à les payer. Néanmoins, Smith tend ainsi à faire passer au premier plan les éléments de répartition des revenus.

#### *Travail commandé et prix naturel*

**La valeur-travail commandée renvoie à l'inverse du pouvoir d'achat du salaire pour un bien, c'est-à-dire au nombre d'heures de travail qu'il faut effectuer pour acheter une unité de bien. La répartition du revenu est inhérente à la détermination de cette valeur-travail commandé** (la valeur-travail incorporé ne posait pas ce type de question en ne disant rien sur le salaire du travailleur). **Il est facile pour Smith de passer de l'analyse des valeurs-travail commandé à une analyse du prix reposant sur les taux de salaire, de profit et de rente** : tout prix se réduit à la somme des trois (puisque les consommations intermédiaires sont elles-mêmes la somme de ces trois composantes).

**C'est ainsi que Smith introduit le prix naturel, égal à la somme des prix naturels des moyens de production, des salaires payés à leur taux naturel et d'un taux de profit uniforme**. Prix naturel et valeur-travail commandé renvoient donc à la même chose, si ce n'est que le prix naturel suppose que les salaires se fixent à leur niveau naturel. Smith ne présente jamais les valeurs-travail comme résultant d'un mécanisme économique mais comme la conséquence d'un jugement consensuel. Ce faisant, il ne tient pas compte du fait que ce qui est dit « naturel » ne l'est pas forcément pour chacun.

**Le prix naturel joue pourtant un rôle essentiel dans sa relation avec le prix de marché**. Une marchandise n'est pas forcément vendue à son prix naturel : en disant cela, Smith rentre dans les mécanismes. **Le prix actuel d'une marchandise est son prix de marché. Il est distinct du prix naturel dont il peut différer**. On peut tracer un repère (quantités ; prix). Il introduit la demande effective, c'est-à-dire demande qui serait observée pour le prix naturel. Le prix résulte de la confrontation entre la quantité de marchandise amenée au marché et la demande effective (et non absolue, c'est-à-dire le choix d'un niveau d'utilité le plus élevé sans contrainte, ce qui suppose que la fonction d'utilité est bornée par un point de satiété). La demande effective semble exogène mais, pour différer de la demande absolue, il faut bien qu'elle subisse une contrainte supplémentaire : le budget.

#### **Encadré : L'insatiabilité dans l'analyse économique**

Aux XVIIe-XVIIIe siècles, **il était difficile de penser une insatiabilité** : on concevait qu'il existait une limite aux besoins humains, dont le franchissement éventuel renverrait à une pathologie sociale (voir récits mythologiques et philosophiques sur l'« hybris », notamment sur la recherche passionnée de l'or (de la monnaie) pour elle-même). Ainsi, Hume estime qu'il existe des mécanismes visant à réguler ces passions. **Mais, à la suite de Jean-Baptiste Say, les auteurs tendent à adopter la représentation d'un individu non limité dans ses besoins** (cela permet à Say de montrer qu'un surcroît d'offre trouvera toujours un surplus de demande pour s'employer) : le point de satiété, s'il n'existe pas, est tout du moins à une distance infinie (limite de la fonction d'utilité quand la quantité de produit consommée tend vers l'infini), si bien que l'on peut en faire abstraction.

**La conception moraliste des XVIIe-XVIIIe siècles peut ouvrir à une situation dans laquelle les besoins de tous seraient satisfaits**. C'est dans cette perspective que Marx concevait un mode de production communiste selon la formule « **à chacun selon ses besoins** ». Ainsi, cette conception légitime le rôle du réformateur social, dans la droite lignée des Lumières françaises et anglaises.

Sur le marché, quand la demande effective (un simple point sur le graphique) est supérieure (respectivement inférieure) à la quantité disponible, le prix de marché se fixe à un niveau supérieur (respectivement inférieur) au

prix naturel. **En effet, bien que le prix de marché diffère du prix naturel, la demande effective restera à son niveau.** Par exemple, si la quantité offerte est inférieure à la demande effective, une sorte de concours s'établit entre les demandeurs afin de répartir la quantité de bien offerte, si bien que les prix augmentent et qu'une partie de la demande effective n'est pas satisfaite, du fait des contraintes budgétaires. Inversement, lorsque la quantité offerte est supérieure à la demande effective, c'est entre les producteurs que s'établit une concurrence visant à faire baisser le prix pour l'ensemble de la quantité offerte afin que celle-ci trouve acquéreur. Ces variations de prix seront d'autant plus grandes que les dispositions des agents à accroître leur déficit (par rapport au prix naturel) seront grandes. **Cela permet de déduire une courbe de demande, bien que celle-ci soit absente du raisonnement de Smith.**

Au terme de ces processus d'ajustement, **par le biais d'un processus de gravitation, le prix de marché tendrait à rejoindre le prix naturel.** Celui-ci apparaît dès lors comme **l'aboutissement d'un mécanisme économique qui avait initialement introduit l'écart entre prix de marché et prix naturel.** Le prix naturel devrait donc être stable. De plus, **le prix joue le rôle d'un signal dans l'allocation des facteurs de production.** Si le salaire, le profit et/ou la rente sont rémunérés au-dessous de leur taux naturel, ils quitteront la branche pour une autre où ils seront rémunérés au-dessus de leur taux naturel, ce qui devrait, à terme, aboutir à une situation où, sur tous les marchés, la quantité offerte égalisera la demande effective. **La répartition « naturelle » des revenus serait donc elle-même stable.** Cependant, on peut objecter qu'un raisonnement en équilibre général, et non plus partiel, pourrait permettre de prendre en compte l'existence d'écarts compensateurs entre les marchés qui iraient à l'encontre de la réalisation de l'équilibre.

**Cette théorie de la convergence vers un équilibre stable se diffuse très rapidement, notamment en France, si bien qu'elle constitue l'essentiel de ce que retiennent les économistes postérieures.** C'est surtout vrai des économistes britanniques, car **les Français, sous l'influence d'une physiocratie triomphante à la Révolution, en retiennent alors plus les phénomènes macroéconomiques et la théorie de la répartition entre classes d'individus** que l'existence des marchés et leur convergence vers l'équilibre (il faudra quelques dizaines d'années à la France pour rattraper son retard).

**La théorie de Smith influence durablement la façon dont les économistes définissent le prix.** Aujourd'hui, et après la réinterprétation marginaliste, le prix, unique, est considéré comme étant déterminé par la confrontation d'une offre et d'une demande sur un marché, si bien que **le passage qu'opère Smith par le prix naturel et les conditions de production et de répartition a été escamoté.** Ainsi, la prise en compte de la répartition du revenu entre différentes classes d'individus touchant différents types de revenus change le prix (passage de la valeur-travail incorporé à la valeur-travail commandé). Quant à la prise en compte de l'offre et de la demande, elle explique tant la convergence vers le prix naturel que le désajustement initial. **Ainsi, chaque élément exerce un effet isolé sur le prix, si bien que, pour le comprendre, il faut, selon Smith et conformément aux économistes jusqu'à Marx, considérer l'ensemble de ces éléments.**

**Cette vision très élargie repose sur la tradition philosophique dans laquelle s'inscrit Smith, très emprunte de morale et de justice, si bien que, comme dans un procès ecclésiastique, il faut comparer le « juste prix », norme préalablement définie, aux déclarations des différentes parties** (prix effectifs qui sont ainsi jugés bons ou mauvais par rapport à la norme). Avec sa double définition du prix, Smith ne fait donc que se référer à un usage commun à son époque. Or, à mesure que les exigences religieuses s'estompent au fil du temps, cette façon de comprendre le prix décline, avec un temps de retard toutefois.

**Ce mécanisme permet à Smith, en référence à sa théorie du spectateur impartial, de montrer qu'en suivant leurs intérêts privés, les individus vont concourir mécaniquement à la réalisation de l'intérêt général mieux que si chacun essayait consciemment de concourir à sa réalisation et même si les sentiments moraux sont corrompus** (et peut-être même parce qu'ils sont corrompus). C'est pourquoi le dernier des journaliers de Londres serait plus heureux que le chef à la tête de mille Indiens nus. **Les enjeux de philosophie morale sont donc toujours présents dans l'œuvre d'économiste de Smith. Cette dernière reste néanmoins intelligible de manière indépendante** (de toute considération morale notamment), si bien qu'il apparaît comme fondateur d'une nouvelle discipline, pas tant par les objets qu'il aborde que par la méthode qu'il suit.

CHAPITRE II : DAVID RICARDO

Beaucoup, après le commentaire de Marx, l'associent à l'apogée de l'Économie Classique. **Il marque l'avènement d'une démarche analytique développée et théorisée en économie** (former des hypothèses et tirer des conclusions d'un modèle), **si bien que l'économie, autonomisée par Smith, devient reconnaissable avec Ricardo.**

Il a mené une vie courte (1772-1823), et a consacré peu de temps à une véritable activité scientifique. Ses premiers travaux reconnus datent de 1809 : il passe donc (seulement) quatorze années à travailler en économie (Marx y passe quarante-trois années). Avant d'être économiste, **il a mené une vie de financier talentueux, ce qui incite à penser que ses premiers travaux** – consacrés à des questions monétaires, bancaires et financières – **apparaissaient comme la théorisation de la pratique professionnelle par un financier astucieux**, ce qui l'aurait conduit à une œuvre plus systématique (*Les principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817). **Cette interprétation est toutefois douteuse.** En effet, en bon « Classique », l'œuvre de Ricardo doit être comprise non pas comme une réflexion sur sa pratique professionnelle élargie petit à petit mais comme la réflexion d'un auteur tardivement formé à l'économie et qui prend du temps pour y penser.

**Ricardo est le troisième enfant d'une famille nombreuse et religieuse** (juive). Son statut était incertain : son père, Abraham Ricardo, juif portugais immigré, n'était pas « citoyen de sa majesté ». David Ricardo fait des études religieuses à Amsterdam puis s'intéresse à la géologie (il est l'un des fondateurs de la Société Britannique de Géologie). A quatorze ans, il entre dans les affaires de son père. En 1793, il se marie avec une quaker, ce qui suscite la colère familiale, si bien qu'il est déshérité et rejeté par sa famille, renforçant par là-même sa précarité, d'autant plus qu'il se convertit à l'unitarisme (tendance du Christianisme remettant en question le dogme de la Trinité et alors très proche de l'athéisme et de la Révolution Française, associé à une mort sociale à l'époque). Ce faisant, Ricardo assure un « service minimum » religieux pour garder un statut social. Il réussit malgré tout à sauver une mise de départ non négligeable de 800 Livres Sterling (il meurt avec une fortune de 700 000 Livres Sterling, soit près de 900 fois plus). Longtemps, il exerce son talent financier en se lançant dans des opérations alors très sophistiquées en s'appuyant sur un petit avantage informationnel.

**Ce n'est qu'en 1799 qu'il découvre l'économie politique à travers la lecture de *La richesse des nations*** pendant une retraite dans une ville d'eau. Dès lors, une fois rentré à Londres, il observe une évolution dans ses relations avec ses collègues, avec qu'il parlait d'économie politique pour se distraire. Ricardo avait découvert le seul manuel complet d'économie alors existant et en même temps le travail de recherche le plus élaboré de l'époque. **Cette maturation dure une dizaine d'années pendant lesquelles Ricardo, qui n'a pourtant rien écrit, acquiert la réputation d'un économiste avisé.** Par ailleurs, son parcours n'est pas uniquement intellectuel puisque **Ricardo s'essaie parallèlement à la vie publique.** Il fut considéré dès son vivant comme un **économiste majeur**, notamment par les tenants de l'utilitarisme, alors majoritaires. Bentham et Ricardo étaient contemporains et avaient pour relation commune James Mill (père de John Stuart), polémiste en vogue sur de nombreux sujets. Ricardo admirait Bentham comme philosophe mais connaissait peu sa pensée économique, notamment sur les prix et l'inflation, peu publiée et vivement critiquée par Ricardo. Celui-ci se fait élire à la **Chambre des Communes** en achetant les voix de ses électeurs et il propose de bannir la majorité des lois favorables aux propriétaires fonciers alors qu'il l'était lui-même.

**On peut distinguer trois périodes dans l'œuvre de Ricardo.** (1) Entre 1809 et 1812, alors qu'il a des contacts avec une banque d'Angleterre en pleine réforme, **il publie une série d'articles témoignant d'un intérêt évident pour la monnaie.** (2) Par la suite, il publie une petite brochure d'une quarantaine de pages intitulée *Essai sur l'influence du prix du blé sur le capital* (1815) retenue sous le nom d'*Essai sur les profits* qui est le fruit d'une longue correspondance de 1813 à 1816. **Cet essai semble correspondre à un changement de genre puisque Ricardo passe des problèmes monétaires aux questions de répartition du revenu, d'accumulation du capital (croissance) et, accessoirement, de commerce international.** (3) Enfin, en 1817, il publie les *Principes*, qu'il réédite en 1819 et 1821 et augmente jusqu'à sa mort en 1823. **On considère que cette troisième période marque un nouveau changement de perspective vers la théorie de la valeur et des prix qui mobilise un tiers de son ouvrage** (chapitre I sur trente chapitres). Il s'agit ici de penser la cohérence entre **ces trois périodes et d'envisager Ricardo comme un économiste complet formé par *La richesse des nations*.** Pendant toute sa vie, il n'a cessé

d'articuler deux perspectives : le mode de compréhension des prix (hérité de Smith) et la recherche d'une mesure invariable des valeurs renvoyant à la détermination d'une unité de compte non-arbitraire des prix (perspective plus personnelle).

## I LA DETERMINATION DES PRIX CHEZ RICARDO

### A UNE ANALYSE DICHOTOMISTE

Il commence à développer sa réflexion en la matière dans des articles et pamphlets (voir par exemple *Au prix du lingot* (1809) où il prend pour objet des questions monétaires et bancaires). **Il développe une approche particulière des prix, visant à mettre en parallèle des prix réels et des prix nominaux.** La perspective actuelle fait des seconds des prix exprimés en monnaie contrairement aux premiers qui sont des prix relatifs (vecteur de prix permettant de définir les rapports entre eux, comme celui que Debreu utilise dans son théorème), le passage de l'un à l'autre s'obtenant par déflation. **Ricardo distingue ici sphères monétaire** (prix monétaires dont les rapports sont déterminés par les prix relatifs) **et réelle** (rapports des prix).

**Ce point de vue est caractéristique d'une position dichotomique** (pas tenable puisque la présence de la monnaie dans l'équilibre général introduit des problèmes faisant apparaître que la monnaie peut être désirée pour elle-même). Résolument dichotomiste, **Ricardo est partisan de la théorie quantitative de la monnaie selon laquelle le niveau de la masse monétaire n'a aucun effet sur les prix relatifs.** Cependant, la perspective ricardienne est différente de la vision contemporaine puisqu'il s'attache à déterminer une unité de compte (autre que la monnaie) pour les prix dans la sphère réelle.

### B LES RAISONS DE CETTE APPROCHE

**Comment expliquer cette approche généraliste et dichotomique ? Une première réponse consisterait à avancer qu'elle serait liée aux problèmes que Ricardo cherche à résoudre, relevant de la statique comparative** (comparaison de deux positions d'équilibre en faisant abstraction de la dynamique ayant conduit de l'un à l'autre) (ex : comparaison de deux indicateurs économiques dans le temps exigeant de faire abstraction des évolutions des prix en niveau pour ne retenir que les effets de structures et de volume appréhendés par une unité de compte mesurant ces agrégats). Ex : Si la valeur-travail incorporé s'est accrue d'une année sur l'autre, il faut plus de travail pour produire la même quantité ; si la valeur-travail commandé s'est accrue sur un an, la richesse sociale s'est accrue. Or, dès lors qu'il y a des variations dans la structure et les prix relatifs des produits, différents indicateurs nominaux pourront traduire tantôt une hausse et tantôt une baisse de la richesse sociale si l'unité de compte est elle-même sujette à variations (si son prix s'est accrue, elle traduira une diminution de la richesse sociale et inversement).

**Par ailleurs, Ricardo s'oppose au banquier Henry Thornton, auteur d'un *Essai sur le crédit de papier* qui annonce, à certains égards, la théorie keynésienne de la préférence pour la liquidité :** faire varier l'offre de crédit a, selon Thornton, un effet sur le taux d'intérêt qui se répercute sur les taux de profits et, ce faisant, sur la sphère réelle. A l'inverse, Ricardo montre que ce sont les mouvements de la sphère réelle qui déterminent les taux de profit auxquels s'ajustent les taux d'intérêt, si bien que la monnaie n'a aucun effet sur la sphère réelle. Le taux de profit est le rapport entre le profit (prix des produits - prix du capital utilisé) au prix du capital utilisé. Or, pour contredire Thornton, Ricardo a besoin d'un prix réel.

**L'analyse standard actuelle, en supposant la monnaie neutre, détermine les prix relatifs à partir des rapports des prix (initialement) monétaires.** Or, pour Ricardo, ce n'est pas le cas : **s'il réfléchit sans monnaie, c'est pour mettre au jour des déterminants nécessaires et permanents des prix, la monnaie étant rejetée au rang de cause accidentelle.** Ainsi, il ne faut pas confondre ne hausse de la richesse sociale et une baisse de la valeur de la monnaie – ou de tout autre étalon – accidentelle. Cela pousse Ricardo à rejeter tant l'argent que le blé que Smith proposait comme étalons stables des valeurs. **A certains égards, cette dichotomie se rapproche de la distinction que Smith opère entre prix naturel (permanent) et prix de marché (liés aux accidents en matière de répartition).**

### C MESURER LES VALEURS : UN PROBLEME SANS SOLUTION ?

**Quelle unité de mesure des valeurs, non arbitraire, choisir alors ?** Cette interrogation apparaît réellement dans le premier chapitre des *Principes* (1817) que Ricardo n'aura de cesse de remanier et d'allonger. Toutefois, elle est intimement liée à ces réflexions antérieures sur la dichotomie réelle-monnaie visant à déterminer les vrais déterminants des prix réels et de leurs évolutions. Ainsi, dans une note de bas de page de son *Essai sur le prix du lingot*, **il affirme avoir posé le problème sans parvenir à y trouver une solution, c'est-à-dire une mesure invariable et permanente de la valeur.** Ainsi, si la quantité de monnaie en circulation double, le prix d'un bien fait

de même sans que celui-ci ait changé, d'autant plus facilement que la monnaie ne coûte rien à produire sous forme fiduciaire.

**A l'inverse, la hausse du prix relatif d'un bien 1 par rapport à un bien 2 pourrait tenir à la hausse du premier, à la baisse du second ou aux deux en même temps.** Or, pour saisir la hausse ou la baisse éventuelle du prix d'un bien de manière absolue, **il faut abandonner les prix relatifs.** Ricardo reste toujours incapable, selon lui, d'apporter une solution démontrée au problème. Il estime toutefois qu'il est plus satisfaisant de partir du réel que du monétaire, bien qu'il soit difficile de substituer un autre étalon à la monnaie. **Ricardo ne parvient donc pas à réfuter les thèses de Thornton. Malgré tout, détermination du taux de profit. Cela conduit Ricardo à déplacer sa réflexion sur la répartition du revenu et la détermination des profits.**

## **II LA THEORIE RICARDIENNE DE LA REPARTITION**

### **A LA THEORIE DE LA RENTE DIFFERENTIELLE**

**L'Essai sur les profits (février 1815) est un texte de circonstance paru à l'occasion d'un débat sur la nécessité d'administrer le prix du blé par le biais d'une fixation de la rente et de politiques commerciales.** C'est pourtant dans ce livre que Ricardo propose une première représentation générale du système économique (une agriculture soumise à des rendements décroissants déterminant un état stationnaire dans l'accumulation du capital, l'augmentation de la rente et la hausse de la population). **L'idée de productivité décroissante** (dans l'agriculture), **aboutissant à la conception de la rente différentielle, est alors très originale : la production de nouveaux blés conduit à la mise en culture de nouvelles terres moins fertiles, si bien que la rente, déterminée par la qualité de la terre marginale, augmente pour l'ensemble de l'économie.**

L'Essai sur les profits paraît presque en même temps que deux autres textes, l'un de Thomas Malthus et l'autre de John West, portant sur les mêmes questions, si bien qu'il n'est pas aisé d'identifier le véritable initiateur de la théorie de la rente différentielle. Certains en attribuent aujourd'hui la paternité à Malthus. Il s'opposait à Ricardo sur bien des points, se montrant moins libéral, plus conservateur, en convoquant des arguments annonçant la thèse de la « demande effective » keynésienne justifiant un certain interventionnisme ? Ricardo, qui reste un grand ami de Malthus, ne tarit toutefois pas d'éloges sur ses écrits, si bien qu'il serait légitime de penser qu'il le loue pour la théorie de la rente différentielle. En fait, les deux ont entretenu une correspondance très fournie.

### **B SYSTEME RICARDIEN ET DYNAMIQUE DE LA REPARTITION DES REVENUS**

*La tendance à la baisse des taux de profits dans l'agriculture*

**Selon Ricardo, les spécialisations** (y compris dans les relations internationales) **résultent de dotations initiales contingentes** : chacun se spécialise dans son avantage comparatif, c'est-à-dire dans son plus grand avantage absolu ou son plus faible désavantage absolu, compte tenu des dotations initiales. En cela, il se différencie de Smith, pour qui les individus, initialement semblables, acquièrent des compétences particulières au gré de leurs rencontres.

**Le produit se répartit entre profits et salaires.** Le propriétaire foncier est celui qui, le premier, s'est accaparé une terre. **Initialement, il ne perçoit aucune rente puisque toutes les terres (les plus fertiles) produisent autant à coûts donnés.** Cependant, **à mesure que la terre est appropriée et cultivée, de nouvelles terres, moins fertiles, sont mises en culture.** Or, celles-ci sont moins productives, ce qui incite les capitalistes à employer plus de travailleurs sur la terre marginale. Or, en plein emploi, cela fait grimper le taux de salaire ce qui, conformément à la loi de Malthus, suscite une augmentation de la population puisque les individus, qui vivent mieux, sont incités, dans ce processus de long terme, à faire davantage d'enfants. Il est alors possible d'imaginer un taux de salaire « naturel » pour lequel la population cesse de croître. **Si le capital investi sur chaque type de terre est le même, le taux de profit investi sur la terre marginale est plus faible. Cela permet aux propriétaires des terres plus fertiles d'exiger des rentes en échange de l'exploitation par les capitalistes, jusqu'à aboutir à l'égalisation des taux de profit sur toutes les terres.**

**Ricardo, qui n'a pas encore conceptualisé sa théorie de la valeur-travail, perçoit néanmoins que ce facteur est déterminant dans la fixation des prix.** Il montre ainsi que le coût marginal du blé produit va croissant. Il estime que le prix suit la même dynamique, si bien qu'en augmentant, il permettra de dégager des ressources pour la formation d'une rente. A mesure que ce processus continue, les profits tendent à s'affaiblir, jusqu'à s'annuler, au profit d'une rente croissante. Or, si la mise en culture de nouvelles terres, occasion d'accumuler du capital, défend du taux de profit, la nullité de ce dernier aboutira à l'arrêt du processus. **L'économie atteint alors un état stationnaire où le taux de profit est juste suffisant pour reconstituer le capital amorti, le salaire est à son niveau naturel et la rente est maximale.**

Remarques : **A aucun moment ce système n'est formalisé chez Ricardo.** Par ailleurs, on retrouve cette tendance à la baisse du taux de profit chez Marx mais alors, elle ne tient plus à la baisse des rendements agricoles.

#### *Une œuvre de son temps*

**Ce système permet à Ricardo de défendre ses positions politiques. Il condamne l'irréalisme des thèses de Malthus proposant de limiter les revenus des propriétaires fonciers en administrant les prix.** Il explique que la hausse du prix du blé ne peut être enrayée car elle tient aux conditions de production de plus en plus difficile des biens agricoles. Par ailleurs, **bien qu'hostile aux propriétaires fonciers, il montre que ce n'est pas parce que la rente est élevée que le prix du blé l'est mais parce que le prix est élevé que la rente l'est.**

#### *Généralisation à l'économie*

**Ricardo ne passe pas l'industrie sous silence mais estime que les rendements n'y sont pas décroissants** (contrairement à Vicksteed un siècle plus tard). En effet, dans l'agriculture, les rendements décroissants tiennent à la différence de fertilité terre chez Ricardo mais doubler les quantités d'input pour une même activité dans les mêmes conditions permet de doubler les outputs. **Malgré tout, la tendance à la baisse du taux de profit dans l'agriculture se répercute, par un phénomène d'ajustement, aux autres secteurs, sans quoi l'équilibre, supposant une égalisation des taux de profit dans l'économie, ne serait pas atteint.**

#### *Critiques et prolongements*

**Ce modèle suppose que les salaires sont, sinon versés en blé, du moins calés sur son prix, ce qui n'est pas évident.** Ainsi, Sraffa, qui est le premier à éditer les œuvres complètes de Ricardo, propose une introduction générale sortant des sentiers battus où il s'intéresse à la répartition des revenus chez Ricardo (voir supra). Il reprend le schéma bisectoriel de l'économie ricardienne et montre que, alors que l'agriculture produit du blé uniquement avec du blé (qui constitue à la fois les avances des capitalistes et les salaires des travailleurs), l'industrie ne témoigne pas de cette même homogénéité physique entre produit et moyens de production. Ainsi, dans l'agriculture, le profit peut s'estimer comme une quantité de blé (les salaires et avances étant exprimés en blé) qu'il suffit de rapporter à une autre quantité de blé (représentant le capital) pour exprimer le taux de profits.

**Sous ces hypothèses particulières quant à la production de blé et en l'absence de prix monétaires, on peut ainsi mettre en évidence un taux de profit invariant comme rapport de quantités dans l'agriculture, ce qui plaide en faveur de Ricardo dans son débat face à Thornton.** La simplification est extrême mais il s'agit tout de même d'un modèle économique dit « corn profit » (ou « blé-blé » ou encore « de la grande ferme ») inspiré par l'intuition ricardienne dont Sraffa trouve – en interprétant beaucoup, puisque Ricardo ne fait qu'évaluer le capital en blé – les traces dans *l'Essai sur les profits* ; il appuie cette thèse au regard d'une réponse de Malthus extraite de la correspondance que Ricardo entretenait avec Malthus, ce dernier rejetant toute idée d'homogénéité inputs-outputs (mais on n'a jamais retrouvé la lettre originale de Ricardo, si bien qu'elle n'a peut-être jamais existé et qu'il pourrait ne s'agir là que d'une interprétation – éventuellement caricaturale – de Malthus).

**Lorsque Sraffa publie cette thèse, elle suscite immédiatement une grande et durable controverse** (le grand historien de la pensée économique Samuel Hollander s'y oppose toujours). A la mort de Sraffa, dans les années 1980, on trouve, dans sa bibliothèque, un manuscrit anonyme daté des années 1808-1810 et évoquant une agriculture caractérisée par une homogénéité inputs-outputs. Mais de qui est ce manuscrit ? La question reste sans réponse, d'autant plus qu'il a pu être recopié à l'époque. Cela arrivait souvent entre James Mill, Bentham et Ricardo qui se corrigeaient entre eux. Il peut également être l'œuvre de l'un des trois. Pourquoi Sraffa n'en avait-il pas parlé, alors que cela aurait pu accréditer sa thèse ? Avait-il des éléments qui l'auraient laissé penser que le manuscrit n'était pas de Ricardo ?

**Ricardo finit quoi qu'il en soit par accepter de prendre en compte l'idée que les salaires des ouvriers sont loin de n'être composés que de blé.** Or, le taux de profit ne peut alors plus être déterminé comme un rapport de quantités physiquement homogènes, si bien qu'il faudrait réintroduire un système de prix et qu'il n'y aurait plus prédominance de la sphère réelle sur la sphère monétaire.

### **III VERS UNE THEORIE DE LA VALEUR**

**Cette troisième période est dominée par les *Principes de l'économie politique et de l'impôt de 1817.*** Il y développe notamment un chapitre très remanié et d'une taille importante sur la théorie de la valeur afin d'élucider les paradoxes précédents. Ricardo a beaucoup de mal à se mettre à la rédaction des *Principes* et ne le fait que sous les encouragements de son ami James Mill. En effet, Ricardo n'écrivait pas bien, si bien que Mill a dû

l'aider (au début au moins, au regard des tournures de phrases typiques de Mill). **Ricardo essaie d'y généraliser l'Essai sur les profits en y rejetant explicitement l'hypothèse d'homogénéité inputs-outputs dans l'agriculture, si bien que cette dernière ne se différencie de l'industrie que par l'inégale fertilité des terres expliquant l'existence d'une rente différentielle.** Il s'agit dès lors de trouver des déterminants réels au taux de profit en s'appuyant sur un certain type de compréhension de la valeur et du prix, proche – à certains égards – de celle de Smith. Ricardo y reprend l'idée d'un découpage des systèmes de prix et d'une unité de compte réelle.

#### A VALEUR ABSOLUE ET VALEUR RELATIVE

##### *La valeur absolue*

Il emprunte cette idée à Smith en combinant les notions de *valeur-travail*, *prix naturel* et *prix de marché*. A la différence de Smith toutefois, il introduit la *rente différentielle* comme explication du *prix naturel*. Profits et salaires sont alors les seuls déterminants des prix. Ainsi, le prix du blé est formé sur la terre marginale où seuls salaires et profits sont payés. La rente apparaît sur les terres plus fertiles où le prix – unique et général – est assez élevé pour dégager une rente (qui apparaît comme une prime de risque). Il peut toutefois y avoir chez Ricardo une rente dans le prix de marché découlant d'une situation de monopole.

La valeur-travail est au fondement du prix réel selon Ricardo qui rejette clairement la notion de travail commandé au profit exclusif de celle de travail incorporé. Il distingue des valeurs *absolues*, fondées sur le travail, et *relatives* (d'échange), qui sont des prix de marché censés tendre à long terme vers les prix naturels. La valeur absolue est une évacuation des marchandises non pas en marchandise – ou du moins on fait abstraction du fait qu'il s'agit d'une marchandise – contrairement à la valeur relative. Ainsi, le temps (de travail incorporé par exemple) ou l'utilité ne sont pas des marchandises, si bien que les théories de la valeur-travail incorporé ou de la valeur-utilité sont des théories de la valeur absolue. Toutefois, il faut que l'unité d'évaluation soit économiquement pertinente (ex : le poids ne convient pas, sauf à la rigueur pour une entreprise de logistique ; la valeur énergétique peut, aujourd'hui plus que jamais, constituer une unité économiquement pertinente). Ainsi, la théorie de la valeur-utilité rend compte des besoins satisfaits par le produit, et une théorie de la valeur-travail rendra compte du travail nécessaire pour produire un bien, si bien que parler d'une hausse a un sens.

La valeur absolue joue le rôle d'un degré 0, d'un point de référence dans la théorie des prix à partir duquel il enrichit sa théorie du travail incorporé. Smith imaginait que la situation des sociétés primitives correspondait à un lointain passé, si bien qu'il lui donne un sens historique. Pour Ricardo, cela ne renvoie qu'à la recherche d'un mode d'évaluation absolue des marchandises. **Pour lui, le choix du travail incorporé comme étalon va de soi puisqu'il n'est pas une marchandise.** Est-ce sûr ? Selon les Néoclassiques, le travail pourrait être une marchandise mais, dans ce cas, d'où viendrait le profit perçu par les capitalistes puisque, dans ce cas, le travail devrait être payé en-dessous de la valeur qu'il transmet au produit, ce qui suggère l'idée d'un vol. Dès lors que l'on ne retient du travail que l'activité (le nombre d'heures passées à travailler) en faisant abstraction de sa nature marchande éventuelle, on met de côté tout ce qui est relatif à la répartition du revenu. **Ainsi, Ricardo part d'une économie qui fait abstraction de la répartition pour mesurer la valeur de la production.** Cela lui permet, dans un second temps, d'introduire la répartition pour observer les changements qu'elle suscite (écarts aux prix naturels) **Si, par exemple, il avait mesuré les valeurs absolues en termes d'utilité pour tous les biens** (y compris les revenus, interprétés comme les prix des divers facteurs de production), **les éléments relatifs à la répartition seront d'emblée posés, ce qui empêche d'accorder une autonomie logique à la répartition des revenus par rapport au prix des biens.** Or, pour les Classiques, cette question prime sur celle des prix. Si nos relations économiques étaient perçues par un observateur extérieur qui ne fait aucune différence hiérarchique entre les facteurs de production, la théorie des prix aurait reposé sur la valeur absolue de l'effort productif de n'importe quel facteur (ex : un cheval), son prix étant introduit dans un second temps comme son salaire.

Remarque : On retrouve ce type d'argument chez Böhm-Bawerk au début du XXe siècle qui montre que le choix du travail incorporé qui fonde la valeur est en partie arbitraire, renvoyant à des catégories économiques historicisées. Ainsi, dans une société esclavagiste, la théorie de la valeur-travail incorporé n'aurait eu aucun fondement puisque seul le travail des maîtres aurait été pertinent.

Ricardo n'estime pas pour autant que les marchandises s'échangent aux prix des valeurs-travail incorporé. Il insiste sur le caractère non-nécessaire de cette correspondance en montrant qu'à ce stade, on ne suppose pas que les marchandises s'échangent (encore). Il s'agit plutôt de dresser une comptabilité sociale de la dépense d'activité humaine nécessaire pour produire les biens qui ne peut rien dire sur la richesse ou la pauvreté des acteurs.

## La valeur relative

La valeur relative est au contraire la mesure d'une marchandise en termes d'une autre. Elle repose sur la supposition d'un échange. **Ce faisant, le travail est envisagé comme une marchandise dont le prix est le taux de salaire.** Le passage à la valeur relative permet donc d'introduire la question de la répartition, via les salaires et les profits. Ce faisant, en prenant en compte des éléments relatifs aux variations de l'offre et de la demande, on passe de prix naturels à des prix de marché. Ces variations expliquent en effet pourquoi les valeurs relatives diffèrent des rapports de valeurs absolues.

Ricardo pose le problème de façon inédite mais parfois imprécise et floue, notamment parce qu'il doit forger le lexique économique complexe qu'il utilise. En effet, entre valeurs absolues et relative, la principale différence est avant tout sémantique. Ainsi, **il est possible de dire qu'une valeur absolue augmente sans ambiguïté, ce qui renvoie à une augmentation du travail incorporé, mais cette affirmation ne signifie rien dans le domaine des valeurs relatives puisqu'on ne sait à quoi cela renvoie** (il faut en revenir aux valeurs absolues). Pourtant, ce second type d'énoncé est récurrent au quotidien (ex : « **c'est plus cher** », **mais en terme de quoi ?**), si bien que les acteurs introduisent des comparaisons en termes de valeurs relatives. Ricardo cherche à combler ce vide sémantique en introduisant une unité de compte invariante dans le domaine des valeurs relatives donnant une information sur la véritable source des variations des valeurs. Cette perspective est propre à Ricardo et lui survit peu.

### B DES VALEURS ABSOLUES AUX VALEURS RELATIVES

Ricardo écarte la question de la correspondance entre les valeurs relatives et les rapports des valeurs absolues. Lorsque Ricardo tente d'explorer cette question dans les *Principes* ou dans sa correspondance, il discute sur toute une série d'exemples, dont un en particulier renvoyant à une économie à trois biens produits à l'aide de capital et de travail. La première branche présente une intensité capitaliste forte, la deuxième moyenne et la troisième faible. **Transposant l'idée de prix naturel smithienne, il applique un taux de salaire et un taux de profit au travail incorporé pour déterminer des prix.** Tous les prix sont mesurés en termes de bien 1. Imaginons une hausse du taux de salaires. Cela suscite une baisse du taux de profit puisque les prix, exprimés dans une unité de compte invariante, restent fixes. Or, le prix du bien 1 lui-même, choisi comme unité de compte, n'est pas stable. Sachant qu'il y a comparativement plus de capital dans la production de ce bien, la baisse du taux de profit est insuffisante, ce qui suscite une baisse de son prix. C'est l'inverse pour le bien 3. Cependant, les valeurs absolues des biens ne varient pour aucun d'entre eux. Ainsi, les rapports entre les valeurs absolues ne changent pas alors que les valeurs relatives bougent. **Ainsi, à un rapport donné de valeurs absolues correspond un ensemble de valeurs relatives possibles. Mathématiquement, cela suppose une relation entre les deux.**

Or, à l'époque de Ricardo, même si l'analyse fonctionnelle commence à se développer, **les outils analytiques associant un sous-ensemble à un unique point, c'est-à-dire les correspondances, restent difficilement maniables.** Ricardo en a pour autant bel et bien l'intuition. On retrouve notamment ce type d'outils mathématiques dans la démonstration du théorème d'Arrow-Debreu. Pour en rendre compte de manière littéraire, Ricardo commence par envisager une simple fonction, généralisant l'exemple du castor et du daim chez Smith, puis, face à l'argument du différentiel d'intensité capitaliste : il montre qu'il doit exister une unité de compte permettant de conserver l'homologie entre valeurs relatives et rapports de valeurs absolues. Il en envisage plusieurs types (l'or, le saumon pêché dans une rivière à main nue (sans capital), une marchandise composite...). **Finalement, il ne peut échapper à cette logique de la correspondance entre un unique rapport de valeurs absolues et une pluralité de valeurs relatives.**

C'est pourquoi il réédite les *Principes* en 1819 puis en 1821. **Il accepte l'idée – qu'il minimise toutefois – selon laquelle il pourrait y avoir une autre cause à ces variations que les valeurs absolues. Il essaie alors d'introduire des questions de répartition, notamment à travers le temps** (il estime toutefois que cela n'explique que 7 % des variations). Ce faisant, il essaie encore de rejeter l'idée de correspondance, ce qui ne le satisfait pas totalement, si bien qu'en 1821, il écrit à James Mill que, s'il avait dû réécrire son chapitre sur la valeur, **il aurait mis en évidence deux causes à la détermination des valeurs relatives : le travail et le profit.** Longtemps interprétée comme un renoncement à la théorie de la valeur-travail, cette lettre célèbre dénote plus d'une volonté de retourner à cette analyse en termes de correspondance. **Mais ce faisant, il ferait disparaître la spécificité des valeurs absolues en mettant en relation des valeurs relatives avec elles-mêmes.** Ricardo échoue donc, faute des mécanismes intellectuels précis. Ce faisant, il ne parvient pas au bout de son programme visant à montrer l'autonomie de la sphère réelle par rapport à la sphère monétaire. Conscient de cet échec, Ricardo n'en rejette pas moins cette idée, en s'estimant proche de la solution.

**Ricardo meurt en 1823 au terme d'une carrière scientifique brève, qui lui aura toutefois conféré une autorité considérable.** Cependant, celle-ci s'effondre rapidement. Déjà de son vivant, ses amis lui reprochaient le peu d'intérêt de sa recherche d'une unité de compte invariante des valeurs. On retrouve toutefois ce type de questionnement chez Marx, qui se contente malgré tout d'une problématique de répartition. Très tôt après la mort de Ricardo, son enseignement se dissout. **En 1831, lors d'une réunion du Club d'Économie Politique de Londres, à la création duquel Ricardo avait contribué, présidée par Torens** (correspondant de Ricardo auquel on associe une sorte de théorie de la valeur-capital), **tous les grands principes de l'œuvre de Ricardo sont abandonnés et sa théorie de la rente et du profit est rejetée.**

Toutefois, le rejet n'est pas si radical qu'il n'y paraît. **Très rapidement, l'idée ricardienne de la distinction entre valeurs absolue et relative a fait l'objet d'une profonde remise en question,** notamment par Samuel Bailey, commerçant de Sheffield, qui publie en 1825, de manière anonyme, une *Dissertation critique sur la nature, la mesure et les causes de la valeur* – abondamment critiquée par Marx – où il montre que la valeur, identique à une distance en physique (toujours entre deux objets), est par nature relative. Ce type d'argument est fréquemment approuvé et repris par ses contemporains. **On s'est pourtant aperçu par la suite qu'il existait des grandeurs absolues en physique** (ex : la vitesse est bornée par la vitesse de la lumière). Si la valeur ne peut être absolue, on ne peut la penser indépendamment de la répartition des revenus. Cela fait apparaître l'existence d'un surplus à l'origine d'un profit. La répartition apparaît alors comme le simple aspect d'une théorie générale des prix. **Si la portée scientifique d'une telle conception est considérable, la portée politique n'en est pas moindre puisque, ce faisant, le travail apparaît comme une simple valeur relative, une marchandise.**

Dans son *Dictionnaire d'économie politique* (premier ouvrage méthodologique et épistémologique dans le domaine), **Malthus est le seul à contredire ce type de théorie et, in fine, à défendre Ricardo.** En effet, définir la valeur comme relative n'annule pas, selon lui, la possibilité d'une valeur absolue : la définition reste conventionnelle (en soi, elle n'est pas fautive). Malthus montre ainsi qu'une marchandise peut, selon le type de problématique, être ramenée à son prix dans un autre bien ou au coût élémentaire nécessaire par sa production.

**Néanmoins ce type d'approche décline, si bien que la question de la répartition est envisagée différemment par la génération suivante des « Classiques ». Ils cherchent par exemple à expliquer la fixation du profit comme Ricardo pour la rente,** avec une sorte de productivité marginale décroissante du capital ou une conception du profit comme la résultante d'un détour de production exigeant une faible préférence pour le présent. La formalisation est fautive mais ces auteurs annoncent, d'une certaine façon, le marginalisme. Néanmoins, la plupart d'entre eux (le magistrat Longfield, Senior...) ont été oubliés aujourd'hui. **C'est surtout l'intervention de John Stuart Mill, associé à une troisième génération de l'économie « classique », qui assure la jonction avec ses Principes d'économie politiques qui visent à compléter Ricardo tout en dressant une synthèse de la discipline depuis Smith et sont utilisés comme manuel jusque dans les années 1920.**

CHAPITRE III : KARL MARX

Parler de Marx (1818-1883) dans un cours d'HPE n'est pas aisé car c'est un **auteur au poids politique considérable dans l'Histoire. Un tiers de la population mondiale a pu se réclamer de son enseignement.** Cela n'est pas sans conséquence sur la façon de l'enseigner ou de le travailler. La question de savoir s'il avait raison ou tort a suscité des controverses majeures et très vives, parfois très risquées. Cela n'a pas aidé à sa compréhension en empêchant de reconnaître que, parmi les penseurs du XIXe, Marx fait partie des plus grands. **Il fut un grand économiste et son œuvre peut, à certains égards, être envisagée comme un couronnement sans équivalent de l'Économie Classique.** Depuis la chute du bloc de l'est, la parole a pu se libérer et Marx est devenu comme un auteur digne d'être étudié, comme ses illustres prédécesseurs. **Néanmoins a sans nul doute exercé une influence politique plus considérable que les autres économistes classiques.** Son plus grand interprète fut sans nul doute Lénine, homme politique très influent sous l'URSS en construction, ce qui constitue une situation inédite. C'est pourtant lui qui a le mieux compris les difficultés rencontrées lorsque l'on aborde Marx qui **a combiné trois courants d'idées majeures des XIXe siècles correspondant à trois pays : la philosophie allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme français.** L'œuvre de Marx a animé des mouvements politiques et syndicaux important à travers un effort de réflexion, de formation et d'analyse sans véritable équivalent.

Marx était à la fois philosophe (manuscrits de 1844 rédigés à Paris, *L'idéologie allemande, Misère de la philosophie* contre Dühring et sa *Philosophie de la misère*), historien, sociologue, économiste (*Travail salarié et capital* ou *Salaires-prix-profits* sont assez pédagogiques et visait à former les membres de l'Internationale, *Introduction à l'économie politique, Le capital* dont il ne publie de son vivant qu'une petite partie au regard de son plan ambitieux). **Il travaille par brouillons successifs dont Engels publie une grande partie après la mort de Marx avec l'ambition de réaliser le travail définitif de son ami, en dépit d'une lettre de celui-ci qui l'en décourageait.** Ce faisant, il fait apparaître, entre autres, une théorie de la rente différentielle, proche de celle de Ricardo, et une théorie de la rente absolue et du monopole. Néanmoins, les historiens actuels de la pensée économique qu'Engels n'a pas retenu le même ordre des chapitres que Marx qui, par exemple, exposait d'abord sa théorie de la rente absolue, puis celle de la rente différentielle, suivie d'une théorie des activités agronomiques que nous avons perdue. **Cela invite à reconsidérer la théorie marxienne de la rente et les hypothèses agronomiques sur lesquelles elle s'appuie.** La difficulté est d'autant plus grande que cet ordre arbitraire a suscité des interprétations successives nombreuses et peu à peu cristallisées, sûrement éloignées du message que Marx avait voulu porter.

**A cela s'ajoutent des textes socialistes impliqués dans la vie d'un mouvement révolutionnaire et s'appuyant sur des analyses sociologiques assez fines** (*Manifeste du Parti Communiste, Le 18 brumaire de Louis Napoléon Bonaparte, La lutte des classes en France...*). **On n'abordera donc ici un petit fragment de l'œuvre de Marx, lié à son œuvre d'économiste. Pour autant, il semble difficile de faire abstraction du reste.**

**I LA FORMATION DE MARX : DU MATERIALISME DIALECTIQUE A LA THEORIE DE L'ALIENATION**

Marx n'a pas eu une formation d'économiste mais de philosophe, dans une tradition très différente de la philosophie écossaise de Smith. L'influence de la philosophie allemande, de Hegel notamment, n'a pas d'équivalent dans le monde anglo-saxon. **A l'inverse, Hume est moins cité dans l'Allemagne du XIXe que Fichte, Feuerbach, Kant ou Hegel.** Dès le Moyen-âge, les différentes traditions nationales commencent à s'affirmer à mesure que le Latin, comme langue internationale, tend à décliner et que les professeurs se font de moins en moins mobiles. Les interpénétrations sont de plus assez rares. Ainsi, on ne trouve pas trace chez Marx d'une interrogation sur le fondement et la genèse de la morale comme chez Smith par exemple.

**A LE MATERIALISME DIALECTIQUE**

Ainsi, pendant longtemps, Marx reste un bourgeois intellectuel allemand, talentueux et charismatique, qui n'aurait pas laissé présager ses évolutions postérieures. **Il était alors partisan du matérialisme dialectique** (terme absent de l'œuvre de Marx et figé par la suite par ses interprètes – Lénine do tête – et les Partis Communistes). Celui-ci articule **trois thèmes** : le renversement matérialiste de la dialectique hégélienne, une conception historique de la morale ordonnée à la lutte des classes et l'idée, plus présente chez Engels, d'une convergence des lois d'évolution dans les différents domaines du savoir.

## B L'ALIENATION : DE HEGEL A FEUERBACH

Ce programme se centre tout d'abord sur une **critique de l'aliénation. Le terme même, repris à Hegel et à Feuerbach, était politique chez le premier et religieuse chez le second** – notamment contre le Christianisme. Feuerbach marque une étape importante en tant qu'intermédiaire entre Hegel et Marx, qui en fut lui-même un partisan. Selon Feuerbach, l'aliénation articule deux moments : l'extériorisation des qualités idéales, à l'origine de la foi religieuse car accordées à Dieu, et la domination de ce qui nous est devenu étranger. C'est par ce mouvement que les hommes constituent l'image qu'ils se font de la divinité. Ce phénomène ne donne aucune prise à la raison. En cela, il est radicalement nouveau : en suivant Hegel, il montre que l'illusion d'un monde suprasensible est imperméable à la raison. De là découlent des conflits pratiques entre les hommes. Travaillant sur l'œuvre de Feuerbach, Marx montre d'ailleurs que ce sont ces conflits pratiques entre les hommes, insolubles par la raison, qui sont en jeu, au-delà de la philosophie, dans cette théorie de l'aliénation. L'engagement politique de Marx est donc au prolongement de sa réflexion philosophique : le conflit pratique aura une issue pratique.

## C L'ALIENATION CHEZ MARX

**Peu à peu l'aliénation, de politique ou religieuse qu'elle était, devient économique chez Marx, ce qui explique sa venue à l'économie.** Ainsi, le capital obéit à ce processus d'aliénation en tant qu'il vient de nous, qu'il nous est extérieur et qu'il nous domine. En cela, il renvoie directement à un rapport social qui s'impose aux rapports entre individu, quelle que soit leur catégorie économique. **Ainsi, Marx rejette l'image d'un capitaliste bedonnant et (volontairement) méchant pour montrer que l'aliénation s'impose à tous.**

Marx se demande donc comment déjouer le processus. Il trouve une réponse originale pour l'époque consistant à chercher une classe dans la société à laquelle il n'a pas été fait un mal en particulier mais un mal en soi, de telle sorte que son émancipation ne soit pas une émancipation particulière mais une émancipation de tous. Selon lui, cette classe n'est autre que le prolétariat. Le jeune Marx philosophe, encore non initié à l'économie bien qu'il en mobilise les catégories habituelles, arrive à cela au milieu des années 1840.

## D MARX ET L'ECONOMIE

Ses premiers contacts avec l'économie sont tardifs et bien postérieures à ses travaux sur la philosophie de Hegel. **Ceux-ci le conduisent néanmoins à aborder des notions économiques mais en tant que philosophe.** En 1844, alors qu'il dirige à Paris une revue intellectuelle de débats engagés intitulée *Les annales franco-allemandes*, il reçoit un article d'Engels intitulé « Critique de l'économie politique » d'une quarantaine de pages visant, selon son auteur – très ambitieux – à résumer l'ensemble de la discipline. Lisant ce texte, Marx le trouve génial et y garde un intérêt pendant toute sa vie.

**Dès lors, sa position vis-à-vis de l'économie se modifie.** Il avait la conscience de l'existence d'enjeux économiques mais **commence dès lors à les aborder en tant qu'économiste, s'appropriant toute la tradition économique antérieure dans les bibliothèques allemandes, parisiennes et britanniques.** Ces notes, que nous avons conservées, témoignent de cet effort et permettent à d'anciens auteurs de sortir d'oubli où ils étaient tombés (ex : Quesnay et les Physiocrates). **Cela le conduit à élaborer sa propre pensée. Ainsi, sa Théorie sur la plus-value, tenant lieu de dernier livre du Capital, était conçue comme une histoire de la pensée économique lui servant à former sa propre position.** Il fonctionne constamment de cette manière, empruntant beaucoup aux Classiques, dont il est parfois considéré comme l'un des derniers représentants, mais également à Aristote ou aux Mercantilistes.

## II LES CADRES DE L'ANALYSE

### A LES CATEGORIES MARXIENNES

*De la nature des catégories économiques selon Marx*

**Fréquemment, on entend que la différence essentielle entre Marx et les Classiques tient au fait que ces derniers considèrent les phénomènes économiques contemporains comme naturels alors que, pour Marx, ils seraient historiques.** Lisant Ricardo, Marx considère que les catégories économiques mises en évidence par les Classiques valent chez eux comme lois naturelles et immuables (ex : la théorie de la gravitation n'a aucune portée historique), même si elles mettent du temps à apparaître (ex : les notions de profit ou de salaire, distinctes, s'imposent lentement). **En ce sens, ces concepts n'auraient pas d'avenir, si bien que le capitalisme serait naturel.** Au contraire, **Marx en fait un résultat de l'aliénation collective imposant à chacun des catégories illusoire que la raison ne peut dissiper.**

**Au contraire, le capitalisme, comme tout autre type d'organisation économique ou « mode de production » est historique selon Marx** : c'est un moment de l'Histoire qui, même s'il apparaît à ses contemporains comme le plus abouti, n'a pas toujours existé et, à un moment, n'existera plus. Les socialistes ricardiens estimaient que le capitalisme reposait sur le vol – violation d'une règle de droit – si bien qu'il était condamné à disparaître. **Marx rejette cette conception en montrant qu'il n'y a pas vol mais que le capitalisme est transitoire car historique. Le mode de production renvoie chez Marx** (et comme l'expliquent ses successeurs, notamment Althusser) **à l'articulation d'une infrastructure et d'une superstructure.** La première désigne l'économie, combinaison des forces productives (moyens techniques, capital accumulé, organisation du travail, caractère – privé ou public – de la propriété...) et d'un rapport de production (rapports entre classes sociales).

**La notion de « classe sociale », bien que déjà existante à l'époque, est essentielle chez Marx.** Elles sont définies par la propriété des moyens de production. Ainsi, dans l'état primitif de Smith, il n'y aurait pas eu de dominant ou de dominé en l'absence d'appropriation ; cette dernière donne naissance au profit, à la rente et aux salaires et, ce faisant, aux classes sociales qui en perçoivent. **Marx invite à préciser la genèse de ces dernières au prisme de la domination. Il distingue dans le temps des modes de production antique, féodal, capitaliste, socialiste et communiste, caractérisés par une classe dominante et une classe dominée.** Ces rapports de production permettent de développer des forces productives mais, à mesure que celles-ci se déploient, le rapport de production est exposé à ses contradictions internes et finit par chuter sous le coup d'une révolution aboutissant à la disparition de l'une des deux classes en lutte.

**Quant à la superstructure, elle est très large** (art, religion, droit, morale, sciences, politique...) **mais exprime à chaque fois une infrastructure dont elle assure la pérennité et la reproduction.** Ce faisant, Marx apparaît à certains égards comme un sociologue. **Il montre ainsi que l'Histoire des sociétés est celle de la lutte des classes qui engendre les grandes transformations** (voir le *Manifeste du Parti Communiste* comme programme fondé sur sa théorie). La bourgeoisie serait ainsi le produit de cette longue succession de rapports de production et de révolutions. **Elle aurait elle-même joué un rôle révolutionnaire, mettant fin au mode de production féodale.**

#### **B LE MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE ET SES CONTRADICTIONS**

##### *Le rapport de production capitaliste*

**Il se caractérise par une opposition entre les capitalistes, qui possèdent le capital, et le prolétariat, qui ne possède que sa force de travail et l'échange sur le marché.** Le capitalisme impose que cet échange soit libre, si bien que le travail est considéré comme une marchandise quelconque. **Il se distingue ainsi des modes de production antérieure où le lien de subordination était beaucoup plus visible** (ex : paiement d'un impôt au seigneur dans le mode de production féodal). Ainsi, alors que le serf travaillait certaines heures pour le compte exclusif de son seigneur, le salarié échangerait chaque heure de travail à sa vraie valeur.

**C'est l'une des raisons pour lesquelles Marx consacre la quasi-totalité de ses travaux au capitalisme** (alors qu'il parle très peu du communisme ou du socialisme). Il envisage une évolution du capitalisme semblable aux modes de production antérieure. Dans un premier temps, il libère les serfs, favorise l'initiative reposant sur un système juridique fondé sur la liberté et suscitant un formidable essor des forces productives. En contrepartie toutefois, cet essor est très brutal et Marx y consacre des passages descriptifs quasi-journalistiques (ex : travail des enfants sur les mines) : libre ne signifie pas forcément heureux ou prospère pour le travailleur.

##### *Dynamique, contradictions, crises et chute du capitalisme*

**Toutefois, au fur et à mesure qu'il se développe, le capitalisme serait exposé à ses propres contradictions.** Cela se traduit par l'apparition de crises, de plus en plus récurrentes, si bien que le capitalisme finirait par devenir ingérable et par tomber. **Les successeurs de Marx – Lénine en tête – développent cette théorie des crises pour montrer que le capitalisme ne chutera pas si facilement.** Ainsi, selon Lénine, la colonisation lui promettra de trouver de nouveaux débouchés assurant son maintien.

**La disparition du capitalisme devrait donner naissance au mode de production socialiste** qui, pour la première fois dans l'Histoire, arrogerait les rapports de domination pour laisser place à une unique classe. Cependant, les forces productives étant encore insuffisamment développées selon Marx, le socialisme ne serait que transitoire, visant à empêcher le retour de la bourgeoisie. **Lénine met en évidence cette menace posant sur le prolétariat qui doit, selon lui, y répondre en imposant son pouvoir, sa « dictature du prolétariat ».** Ce terme connaît encore des dérives idéologiques mais assure une certaine capacité de mobilisation.

**Le socialisme devrait lui-même laisser la place au communisme : l'essor des forces productives, réalisé par le socialisme, devrait alors permettre de mettre fin à la rareté et l'Humanité sortirait de sa préhistoire pour entrer dans une société d'abondance où chacun ne toucherait plus selon son travail mais selon les besoins.**

### **III L'ANALYSE ECONOMIQUE DE MARX**

Il s'agit ici de revenir sur quelques théories développées dans les livres I (1867) et II et III (1883, publiés par Engels) du *Capital*.

#### **A LA GENESE DU CAPITAL**

##### *Chrématisation et plus-value*

**Marx la fait apparaître comme une énigme.** Cette question est similaire à l'interrogation smithienne sur l'origine de la richesse des nations. Marx déplace néanmoins la question sur la forme particulière qu'est le capital qui s'accumule de lui-même.

**Pour envisager le problème, il reprend la réflexion d'Aristote.** Il envisage une société de troc ou une quantité de marchandises M s'échange contre une autre M'. Il n'y a alors aucun enrichissement global de la société : le troc est un jeu à somme nulle. Il introduit l'argent comme intermédiaire de la forme d'échange simple : M s'échange contre A qui sera échangé ultérieurement contre M'. **Toutefois, là encore, la richesse n'augmente pas. Il introduit alors le cycle commercial dans lequel, grâce à l'argent qu'il possède, le capitaliste achète des marchandises qu'il revend contre une quantité supérieure d'argent. Il y a alors un enrichissement global, que Marx appelle plus-value, dont il convient d'identifier l'origine.**

**Marx envisage plusieurs hypothèses.** Il rejette l'idée que ce pouvoir réside dans l'argent dont les marchandises ne feraient qu'entraver la circulation en montrant que l'argent ne produit jamais plus que lui-même. **Il rejette également l'idée d'une vente aux enchères généralisée dans laquelle les gains des uns seraient compensés par les pertes des autres, si bien qu'il n'y aurait pas plus-value.** La source de cette dernière résiderait donc dans les marchandises, parmi lesquelles l'une aurait la propriété d'engendrer de la valeur : **c'est la force de travail.**

##### *Une théorie de la valeur-travail*

Il explique ce processus dans le livre II du *Capital*. **L'achat de forces de travail, combinées à d'autres marchandises, permet d'obtenir une quantité de marchandises supérieure échangée contre davantage d'argent.** Cette représentation permet de situer Marx dans l'Histoire de la Pensée Économique. Marx fait partie des auteurs considérant que la source de la valeur est à chercher dans la production et non dans la circulation et l'échange, ce qui le rapproche des Physiocrates ou des Classiques. Par ailleurs, ce schéma suppose que le travail soit une marchandise comme les autres dans le cadre d'un marché libre : il est donc dans l'intérêt du capitaliste d'abolir le féodalisme. **Marx fonde ainsi une théorie de la valeur-travail incorporé : la valeur d'une marchandise renvoie au temps de travail direct et indirect socialement nécessaire à sa production.**

##### *Valeur du travail, valeur de la force de travail et plus-value*

**Envisager la valeur de la force de travail renvoie à une question de répartition.** On note L la quantité de travail réalisée en une journée : c'est la valeur transmise au produit par le travail. Cette capacité à transmettre une valeur peut être vendue sur le marché mais à quel prix ? Les auteurs socialistes ou anarchistes contemporains de Marx estimaient qu'elle devait être vendue au prix L, c'est-à-dire en échange de biens-salaires qu'il aurait fallu L heures pour produire, tout salaire inférieur étant alors considéré comme un vol.

**Au contraire, Marx montre que, si le travail était une marchandise comme une autre, il devrait être acheté à une valeur nécessaire à sa (re)production, inférieure à la valeur qu'il crée.** Cette différence est la plus-value. **Cela lui permet de résoudre la question, laissée en suspens par les Classiques, de la différence entre la valeur du travail et celle de la force de travail. La plus-value n'est donc pas un vol.** Ce faisant, Marx s'oppose aux « Socialistes Utopiques ». La plus-value peut être augmentée soit en augmentant la durée du travail, soit en diminuant le capital variable, soit en introduisant des innovations techniques rendant le travail plus productif. **L'appauvrissement réel du travailleur et/ou le progrès technique accroissent donc la plus-value.**

Toutefois, Marx se heurte aux mêmes problèmes que Ricardo avec sa propre théorie de la valeur-travail, ce qui le pousse à s'intéresser à la transformation de la valeur-travail en prix de production.

#### **B LA TRANSFORMATION DE LA VALEUR-TRAVAIL EN PRIX DE PRODUCTION**

Ricardo montrait qu'une évaluation en termes absolues – valeurs-travail incorporée – n'avait pas de raison d'augmenter le taux de salaire. **L'analyse marxienne, figurant dans le livre II du *Capital* et annoncée dans la**

**préface de Engels, s'interroge sur l'articulation entre des valeurs-travail différentes et des prix de production assurant une égalisation des taux de profit** (cette invitation a d'ailleurs suscité de nombreuses réponses, commentées par Engels).

*A l'origine de la valeur des marchandises : quelques concepts-clés*

**La marchandise est produite à l'aide de travail et de capital.** Celui-ci peut être constant (C), calculé en heures de travail et constitué des différents moyens de production (machines, matières premières), ou variable (V), renvoyant à la force de travail utilisée dans le processus, auxquels s'ajoute la plus-value (M). **La composition organique du capital  $\omega = C/V$  est un indicateur de l'intensité capitaliste. Ce ratio tendrait à augmenter dans les sociétés capitalistes où le travail mort occuperait une part croissante dans le processus de production.**

**Le taux de plus-value  $\sigma = M/V$ , appelé aussi degré d'exploitation, représente l'opposition entre le « travail gratuit » (cédé par les travailleurs aux capitalistes) et le « travail payé » (valeur de la force de travail) plus ce taux est élevé, plus les travailleurs sont exploités. Il suppose que ce taux est identique partout dans l'économie. Dans le cas contraire, il y aurait une exploitation différentielle des travailleurs par les capitalistes selon les branches, alors que selon Marx, l'exploitation se fait à un degré uniforme. Par ailleurs, pour acheter une force de travail L, on a toujours besoin des mêmes biens-salaires qui ont donc la même valeur ; **la force de travail se reproduisant à l'identique partout, le taux de plus-value est identique dans toutes les branches.****

*Un modèle*

**Marx propose un petit modèle arithmétique.** On a  $C+V(1+\sigma) = \lambda$  avec  $\lambda$  la valeur-travail de la marchandise. Si on a des prix de production, le taux de profit ne s'applique pas au seul capital variable mais  $z$  la totalité du capital. Le profit est donc  $\Pi = (C+V)(1+\pi)p$  avec  $p$  le prix et  $\pi$  le taux de profit. **Les prix de production diffèrent donc des valeurs-travail.** Si les travailleurs n'étaient pas exploités, le prix de production serait alors égal à la valeur-travail.

On suppose deux branches : dans la première,  $C = 300$  et  $V = 50$  et dans la seconde,  $C = 100$  et  $V = 50$ . La composition organique du capital est donc plus forte dans la première branche. On applique un taux de plus-value de 100%. **On calcule la valeur des produits dans les deux branches :  $300+(1+1)*10 = 400$  pour la branche 1 et  $100+(1+1)*50=200$  pour la branche 2. Le profit est la forme sous laquelle la plus-value existe lorsque les capitalistes se l'approprient** (elle peut aussi prendre la forme de rentes ou de dividendes ou d'impôt en nature par exemple). **Ce processus, identifié à travers l'aliénation, rend le fait que le profit soit uniquement une forme de la plus-value invisible dans la société :** le profit apparaît comme le revenu du capital alors que ce travail, par lequel le capital fait du profit, qui nous apparaît comme extérieur vient de nous-mêmes (y compris aux économistes). C'est pourquoi Marx s'était opposé à une réforme proposée par des Socialistes Utopiques consistant à remplacer la monnaie par des tickets-heures de travail, montrant que cela, en rendant la plus-value visible, ne peut marcher, faute de consentement des capitalistes. **Pour apparaître comme produit par le capital, le profit doit s'appliquer à un même taux à capital identique, même si la force de travail diffère, si bien que les taux de profit doivent être uniformes.** Les valeurs sont alors transformées en prix de production. Très intéressé par les mathématiques, bien que peu compétent dans le domaine, Marx demande à Samuel Moore (futur traducteur du *Capital* en Anglais) de formaliser son raisonnement, mais ce dernier estime cela impossible. On dispose du montant total des profits, si bien que, dans notre exemple,  $(300+100+50+50)*(1+\pi)=M=100 \Leftrightarrow \pi=0,2$ . Le prix des marchandises produites s'élève donc dans la première branche (plus intensément capitaliste) et diminue dans l'autre (moins intensément capitaliste). Cela conserve la valeur du produit et la somme des profits est égale à la somme des plus-values.

*Discussions*

Ce modèle est faux. En effet, supposons que la branche 1 produise des biens de production et que la branche 2 produise des biens-salaires. Les produits de la branche 1 seraient achetés par les deux branches. Or, la transformation des valeurs-travail réalisée aux résultats devrait aussi intervenir dans le calcul de C et V. **Marx y consacre une note de bas de page. Plus tard, Böhm-Bawerk puis Bortkewicz aboutissent à un système du second degré pour trois branches et trois marchandises mais, s'il y en a plus, on ne peut rien dire.** Ces travaux inspirent l'économiste russe Leontief qui, travaillant à partir de tableaux économiques d'ensemble, parvient, dans les années 1970, à trouver une solution générale au modèle par transformations successives (Yorishima).

## C L'EXPLICATION DES CRISES

**Le diptyque infrastructure-superstructure permet de penser les crises.** Dans le mode de production capitaliste, **le développement des forces productives est favorisé par les rapports de production.** Toutefois, ces derniers tendent progressivement à entraver ce développement, jusqu'au moment où ils ne permettront plus de maîtriser les forces productives, ce qui devrait déboucher sur un autre rapport de production (le socialisme ou la

barbarie selon Marx). **En attendant, le capitalisme – en tant que système – tenterait de mettre en place des dispositifs visant à retarder la crise.** Lénine parle de l'impérialisme. Marx avait quant à lui évoqué le capitalisme monopoliste d'État. **Ces difficultés tiennent à trois types d'explication selon Marx : la paupérisation des travailleurs, les conditions de reproduction du capital et la tendance à la baisse du taux de profit.**

#### *La paupérisation des travailleurs*

Au fur et à mesure qu'il se développe, **le capitalisme tendrait à utiliser davantage de machines et moins de travailleurs, ce qui aboutirait à une baisse des salaires et à une hausse du chômage. Cette idée de substitution du capital au travail, renvoyant à un progrès technique destructeur d'emplois, était déjà présente chez Ricardo.**

Dans une logique concurrentielle, chaque capitaliste cherche à utiliser des techniques de production à composition organique élevée, si bien que le capital constant augmenterait plus que le capital variable. Cela aboutirait à un excédent d'offre de travail sur les marchés, absorbée par une baisse des salaires, si bien que les travailleurs salariés s'appauvriraient. Cela augmenterait les tensions entre capitalistes dominants et prolétaires dominés et favoriserait le déclenchement d'une crise. **Ce n'est pas l'explication à laquelle Marx attache le plus d'importance, si bien que ses successeurs la délaissent rapidement.**

#### *La tendance à la baisse du taux de profit*

Cette tendance, également présente chez Ricardo avec la notion de rente différentielle mais tenant à d'autres raisons, tiendrait elle aussi, selon Marx, à la concurrence entre capitalistes. **Il s'emploie à calculer un taux de profit  $=M/(C+V)=M/V/(C+V)/V=M/(C/V+1)$ .** L'évolution du taux de profit dépend donc de celle de  $C/V$ . Or,  $C/V$  augmente, du fait de la concurrence entre capitalistes qui cherchent des techniques de production de plus en plus capitalistiques, ce qui conduit à une baisse du taux de profit. **Le taux d'exploitation, rapport entre la plus-value prélevée par le capitaliste et le capital variable, peut toutefois augmenter.** Or, il est impossible d'augmenter indéfiniment, plafonné par les 24 heures qui composent une journée.

**En fait, en augmentant la plus-value au détriment du capital variable,  $M/V$  peut tendre vers l'infini.** Il peut y avoir une limite (le  $V$  nécessaire pour reproduire la force de travail) mais puisque l'on prend en compte l'éventualité d'un progrès technique ( $C/V$  se modifie), celui-ci peut concerner principalement les biens salaires, de telle sorte qu'il faille une quantité moindre de travail pour acheter les biens-salaires de subsistance, permettant de diminuer  $V$  et de produire avec de moins en moins de travail tant que le progrès technique le permet. Le numérateur peut donc également tendre vers l'infini, si bien que l'argumentation de Marx n'est pas complètement satisfaisante.

**Néanmoins, il a mis en évidence des mécanismes fondamentaux :** hausse de la composition organique du capital diminuant la plus-value (qui dit la même chose que la productivité marginale décroissante du capital, son prix tendant à diminuer au fur et à mesure que l'intensité capitaliste augmente et qu'il se fait moins rare), **absence de limite à la plus-value en cas d'un progrès technique « convenablement » orienté, rejet de la notion d'équilibre de plein-emploi... Toutefois, des phénomènes consensuels trouvent des explications différentes chez Marx.**

#### *Les conditions de reproduction du capital*

**C'est l'un des points sur lesquels Marx se montre le plus innovant, développant pour la première fois dans l'Histoire de la Pensée Économique un « vrai » modèle bisectoriel de croissance.** Dans le livre II du *Capital*, il cherche à savoir comment la production, organisée sur une base décrite au moyen de ses concepts, peut donner naissance, à la période suivante, soit à une situation identique (**reproduction simple du capital**), soit à une base élargie (**reproduction élargie**) telle que, chaque année, il serait possible d'avoir plus de capitaux constant et variable et donc plus de produit. **La branche 1 produit des moyens de production (C) et la branche 2 des biens de consommation (servant à la reproduction V).** Toutes les valeurs sont mesurées en heures de travail incorporé. La branche 1 produit une quantité  $Q_1=C_1+V_1+M_1=C_1+L_1$  et idem pour la branche 2. Partant du problème de Quesnay, il l'adapte de telle sorte à ce que la totalité de la production remplace les inputs.

**En situation de reproduction simple** (croissance 0, envers laquelle Marx est critique car cela mènerait plus rapidement à une crise du capitalisme contre laquelle ce dernier lutterait, mais qu'il considère comme un cas de départ), la branche 1 doit reproduire le capital constant  $C_1+C_2=Q_1$  et la branche 2 doit reproduire le capital variable  $V_1+P_2=Q_2$ , si bien que  $Q_1+Q_2=C_1+C_2+V_1+V_2+M_1+M_2$ . **Ainsi, soit la plus-value sert à accroître les moyens de production, soit à accroître les biens de consommation.** Or, dans ces deux cas, elle augmenterait le capital. Elle sert donc à alimenter la consommation oisive des capitalistes, afin que l'égalité inhérente à la reproduction simple soit respectée ; **le capitaliste chercherait alors uniquement à accroître sa consommation personnelle, ce qui entre en contradiction avec la tradition économique de l'époque** (cela correspond plus à la figure du

propriétaire foncier). Marx va plus loin en contrant que les équations se simplifient, aboutissant à  $C_2=V_1+M_1$ , ce qui montre que les deux équations ne sont pas linéairement indépendantes : le capital constant  $C_2$  de la branche qui produit des biens de consommation a la même valeur que les biens de consommation utilisés comme capital ou plus-value de la branche produisant des moyens de production. Plus encore, on pourrait y voir une condition d'équilibre du type égalisation de l'offre et de la demande simultanément dans les deux secteurs. Il y a donc des rapports particuliers entre les deux branches permettant d'assurer la reproduction du système mais qu'est-ce qui, dans l'économie, garantit leur respect ?

**Marx prolonge cette analyse au cas de la production élargie.** Supposons que le capitaliste dépense une proportion ( $0 < \alpha < 1$ ) de  $M$  pour acquérir du capital constant, on a  $Q_1=C_1+C_2+(M_1+M_2)$ . La branche 2 produit les biens de consommation qui remplacent le capital variable à laquelle s'ajoute une proportion  $(1-\alpha)$  servant à augmenter le capital variable pour la période suivante ou à alimenter la consommation oisive des capitalistes :  $Q_2=V_1+V_2+(1-\alpha)(M_1+M_2)$ . On a donc  $C_2=V_1+(1-\alpha)M_{1-2}=V_1+M_1-(M_1+M_2) \Leftrightarrow V_1+M_1=C_2+(M_1+M_2)$  : **le capital constant du secteur 2 + la partie de la plus-value totale servant à accumuler du capital constant doit être égal au capital variable + la plus-value du secteur 1** (supplément de valeur apporté dans le secteur des biens de production). Ces deux relations, non linéairement indépendantes, permettent à Marx de poursuivre deux objectifs :

- **montrer que la reproduction élargie est techniquement possible dans le capitalisme**, c'est-à-dire qu'il existe permettant l'accumulation du capital et l'égalisation de l'offre et de la demande pour les deux branches ;
- **montrer que ce particulier ne sera pas atteint.**

Marx rompt alors avec sa présentation algébrique pour **montrer que la concurrence entre capitalistes conduit ces derniers à accroître  $C$  au détriment de  $V$ , c'est-à-dire à accroître la composition organique du capital, si bien que la valeur de  $q$  en résultera sera supérieur à sa valeur optimale.** L'offre de la branche 1 sera inférieur à la demande et l'offre de bien 2 sera supérieur à la demande, ce qui favorise une hausse de l'offre de la branche 1 à la période suivante, ce processus de déséquilibre se poursuivant jusqu'à la crise. **Il faut attendre les années 1970-1980 pour que, certains économistes, reprenant ces schémas de reproduction marxien, y voient l'intuition d'un modèle de déséquilibre pouvant mener à une récession généralisée.** L'argumentation marxienne est cependant plus obscure (avec des éléments relatifs à la forme monétaire des dépenses par exemple) mais le résultat est très clair : **la fin du capitalisme.**

**Marx montre que les rapports de production ont tendances et que la classe dominante ne se laisse pas déposséder facilement.** Marx essaie d'imaginer une révolution non-violente. Lénine systématise quant à lui sa réflexion sur la voie nécessairement non-légale du processus révolutionnaire de dépossession de la bourgeoisie, ce qui sera repris par la suite par de nombreux partis politiques. La position de Marx n'est pourtant pas si tranchée.

**L'œuvre de Marx est à une position charnière, illustrant l'apogée de l'économie classique en prolongeant des analyses en germe chez ses prédécesseurs** (bien que s'en écartant parfois) **appréhendés que par des modèles postérieurs plus formels**, tout en posant des problèmes techniques que ne pourront être appréhendés que par des modèles postérieurs, plus formels. **Ce faisant, Marx ouvre la voie à d'autres courants, également en germe dans la tradition classique mais reposant sur des innovations méthodologiques majeures.**

CHAPITRE IV : LEON WALRAS ET L'ÉCONOMIE MARGINALISTE

Il s'agit ici d'aborder, de manière relativement isolée, l'œuvre de Walras. Celle-ci s'inscrit toutefois dans le contexte plus large du marginalisme. De manière quasi-simultanée et indépendante, trois auteurs – Walras à l'Université de Lausanne (*Éléments d'économie politique pure*, 1874 et 1877), Carl Menger à Vienne (*Fondements de l'économie politique*, 1871) et Jevons en Angleterre (*Théorie de l'économie politique*, 1871) – développent des **thèses s'appuyant sur un raisonnement (relativement) inédit, le raisonnement marginaliste**. Certains y voient l'expression d'une « Révolution Scientifique » mais était-ce tellement nouveau et consensuel ?

I QUELQUES IDÉES REÇUES SUR LE MARGINALISME

**A UNE RÉACTION (IDÉOLOGIQUE ET LIBÉRALE) AU MARXISME ?**

Il semble que non. Tout semble s'être déroulé dans une **ignorance mutuelle**. **Marx meurt au début d'un marginalisme alors minoritaire** mais, la correspondance d'Engels contient une unique mention de ce courant, dans laquelle il évoque la théorie de la valeur-utilité chez Jevons pour s'en amuser. Si les fondateurs du marxisme ne réagissent pas à l'essor timide du marginalisme, **il semble également que ni Menger, ni Walras ni Jevons aient eu une connaissance suffisante de l'œuvre de Marx** (ce n'est toutefois pas le cas de leurs successeurs, l'œuvre de Pareto s'inscrivant par exemple dans une réaction à la pensée marxienne). **Ce n'est pas non plus une réaction libérale ou « antisocialiste »**. Ainsi, Walras se disait lui-même « socialiste scientifique » (même expression que Marx et Engels). Jevons est loin d'être un réactionnaire et Menger, même s'il semble peu favorable à une intervention excessive de l'État, en théorise malgré tout les fonctions régaliennes.

**B UN RECOURS INÉDIT AUX MATHÉMATIQUES ?**

Il est certes manifeste dans les trois ouvrages, annonçant le calcul économique standard actuel. **Jevons était un excellent logicien, bon en mathématiques** (sans pour autant y être excellent). Walras a également beaucoup recours aux mathématiques mais l'utilisation qu'il en fait est plus éloignée des standards actuels. Piètre mathématicien, il faisait de **l'économie mathématique**, dans le sillage de son père Auguste Walras, illustre en ce domaine et ami de Cournot. Walras est d'ailleurs renvoyé des facultés d'Économie et de Mathématiques. Ses ambitions mathématiques sont néanmoins sans rapport avec les connaissances de son temps, si bien qu'il utilise des **concepts sans fondements** ne lui permettant pas de démontrer effectivement sa théorie de l'équilibre général (il faut attendre pour cela la diffusion de la théorie du point fixe après la seconde guerre mondiale).

Au contraire, **Menger s'oppose vivement à la formalisation mathématique en économie et à l'alliance Jevons-Walras** (qui avaient publié simultanément en France et en Angleterre une liste des économistes mathématiciens depuis Aristote pour asseoir leur légitimité). Menger se contente de petits exemples chiffrés simples (pour illustrer l'utilité marginale décroissante par exemple), **refusant d'envisager des variations infinitésimales des quantités de biens indivisibles**. Il y voyait l'expression d'une caractéristique inhérente à la nature humaine, excluant l'usage des mathématiques pour représenter les comportements humains. Son fils Karl Menger, grand mathématicien et membre du cercle de Vienne, a essayé de reprendre les thèses de son père pour montrer que seules les mathématiques discrètes sont compatibles avec les conceptions de son père, là où le marginalisme franco-britannique repose sur le calcul continu.

**C UNE EXTENSION DE LA THÉORIE DE LA VALEUR-UTILITÉ**

**Ces trois auteurs reprennent cette théorie et invitent à s'intéresser à l'utilité marginale plutôt qu'à l'utilité totale**. Par ailleurs, le **caractère subjectif** de l'utilité n'était pas clairement acquis avant le marginalisme qui l'impose explicitement.

**L'idée d'utilité marginale était toutefois présente depuis longtemps**, tant chez certains Classiques que chez Daniel Bernoulli (1736) qui cherchait à résoudre un problème de ticket d'entrée pour un jeu de pile-ou-face un peu sophistiqué : si la pièce tombe sur pile, on gagne 1 € et le jeu s'achève alors que, si la pièce tombe sur face, 1 ne gagne que le droit de rejouer et de gagner 2 € sur pile et le droit de rejouer sur face et ainsi de suite, avec  $2^{n-1}$  au tour  $n$  sur pile et 0 sinon (jeu de Saint-Pétersbourg). A chaque étape  $n$ , la probabilité de gain est de  $(1/2)^n$ , si bien que l'espérance mathématique de ce gain est  $n \cdot 0,5$  € et tend vers l'infini quand  $n$  tend vers l'infini. La

plupart des auteurs abordaient ce type de question au prisme de la notion d'équité : quel aurait été le prix à payer pour bénéficier de ces gains dans un jeu évitable. Pascal montrait lui-même qu'un pari est équitable lorsque le ticket d'entrée permettant d'y jouer à la valeur de l'espérance de gain du pari. Toutefois, il serait étonnant que quelqu'un paye une somme considérable pour un tel pari : ce qui semble équitable diffère de la théorie. L'analyse de Bernoulli conduit à l'une des premières formulations de la théorie de l'utilité espérée, standard aujourd'hui pour expliquer les choix en situation de risque. Il montre que les probabilités portent non pas sur les gains mais sur l'utilité (valeur morale) retirée de l'importance de notre richesse. Concrètement, **il montre qu'à un accroissement infinitésimal de richesse correspond un accroissement d'utilité inversement proportionnel à la richesse déjà possédée**. Il en déduit l'existence, à une constante près, d'une **utilité fonction logarithmique de la richesse** (archétype de la fonction concave beaucoup utilisée au XIXe siècle, par exemple dans la loi de Weber-Fechner montrant que la réaction sensorielle d'un individu à un stimulus était fonction du logarithme de son intensité). **Ce faisant, le paradoxe disparaît puisque la grandeur ne croît pas au rythme de décroissance de la probabilité mais à un rythme plus important, si bien que la suite converge vers une valeur finie peu élevée.**

Cette théorie ne trouve toutefois aucune postérité avant la seconde partie du XIXe siècle, bien qu'il semble qu'elle ait été connue de Smith et Ricardo (en dépit de l'absence quasi-totale de citations à l'époque). De même, en 1853, l'imprimeur allemand **Gossen** dont l'œuvre fut redécouverte tardivement par Jevons et Walras lorsqu'ils publient la liste de leur prédécesseurs, publie *Les lois de l'action humaines* où il entreprend des efforts considérables (ne serait-ce que typographique) et **met en évidence deux lois**. La première, dite de **l'utilité marginale décroissante**, est appliquée aux atomes de nourriture et la seconde, comparable aux **conditions d'équilibre d'échange** (rapport des utilités marginales égal au rapport des TMS), illustrée par des disponibilités associées à des utilités marginales décroissantes et un travail servant à les acquérir, ce qui lui permet de faire reposer l'équilibre (représenté graphiquement dans un repère (heures de travail ; utilité) sous la forme d'un modèle et « X » classique avec pénibilité du travail initialement négative) sur une **égalisation de l'utilité marginale des disponibilités et de la pénibilité marginale du travail**. Jevons reprend ces schémas en les appliquant à des biens échangés et à leurs rapports d'échanges pour en tirer les mêmes conclusions. Malgré tout, Gossen ne voit pas qu'il peut exister des forces permettant aux individus de tendre de manière autonome vers l'équilibre et, ce faisant, de maximiser leur bonheur ; en effet, il ne va pas jusqu'au bout des hypothèses de rationalité maximisatrice des individus. Ainsi, **découvrant Gossen en 1878 sur les conseils de son ami Jevons, Walras introduit une distinction entre le « troc individualiste » chez le second et un « troc communiste » chez le premier**. La théorie de l'utilité marginale apparaît toutefois comme relativement nouvelle à ses promoteurs Néoclassiques.

#### D MARGINALISME ET UTILITARISME

Il est courant d'affirmer que les deux sont très liées et que la théorie économique contemporaine est utilitariste. L'utilitarisme est une théorie philosophique du XVIIIe introduite par le juriste Jeremy Bentham. **Il articule une description des comportements individuels**, visant à maximiser les plaisirs et à diminuer les peines, **et une dimension collective** selon laquelle on peut ainsi parvenir au plus grand bonheur du plus grand nombre (caricaturalement interprété comme un maximum d'utilité social), soit par la coordination des individus, soit grâce aux interventions de l'État. **Ce faisant, il n'y a ni bien ni mal, une action étant jugée à l'aune de l'utilité qu'elle apporte**. Chez Bentham, l'utilité n'était toutefois pas exclusive, égoïste.

**L'utilitarisme a marqué Jevons du fait de sa large diffusion au Royaume-Uni**. Toutefois, **il est absent des influences de Walras et Menger**. Le fait de représenter un individu par une fonction d'utilité ne suffit pas à en faire des utilitaristes puisque cela ne dit rien sur la capacité du consommateur à la maximiser ou sur les conséquences sur le bonheur social. Le marginalisme en tant que tel n'est donc pas utilitariste.

#### E QUOI DE NEUF DANS LE MARGINALISME ?

Cependant, à l'aune des lignes précédentes, **on a du mal à voir ce qui est réellement nouveau dans le marginalisme**. Pourtant, en annonçant l'approche contemporaine, il change complètement la perspective en économie. **Reposant sur une théorie de la valeur-utilité, il introduit un raisonnement par substitutions hypothèses comparaisons avec la situation l'équilibre actuel par son optimalité présente**. Cette approche est commune aux trois auteurs qui, bien au-delà d'un simple dispositif technique, introduisent donc une nouvelle façon de penser en économie.

## II LE PROJET ORIGINAL DE LEON WALRAS

Léon Walras (1834-1910) est connu à travers sa *théorie de l'équilibre général* et semble, à ce titre, moins exotique que les auteurs précédemment évoqués. **Toutefois, le projet scientifique ne s'y résume pas mais articule bien d'autres dimensions et disciplines.**

#### A LES DOMAINES DE LA CONNAISSANCE

Son point de départ philosophique – bien que Walras était encore plus mauvais philosophe que mathématicien, en dépit de ses ambitions philosophiques, aussi importantes que celles en mathématiques – est un **projet très structuré qu'il fait en sorte de calquer sur ses positions scientifiques d'économiste** (c'est rare, les économistes développant souvent leur projet philosophique à l'aune de leurs résultats en économie). Or, peu de philosophes acceptent de travailler sur la philosophie de Walras, faute de le prendre au sérieux. En effet, **ses écrits correspondent à une sorte de positions médiane de l'époque**, apprise d'une oreille distraite lors de cours à la Sorbonne, et **influencée par la philosophie de Kant. Celui-ci distinguait le phénomène, directement perceptible et reconnaissable, et le noumène, sorte d'essence cachée.** Pour beaucoup, la science devait s'attacher à découvrir les noumènes derrière les phénomènes en éliminant les causes accidentelles. Mais à **l'époque de Walras s'impose l'idée que la science ne traite que des phénomènes.** Ainsi, le problème ricardien de recherche des valeurs absolues n'aurait aucun fondement, si bien que l'économie devrait se contenter d'appréhender les prix de marché.

S'ensuit un clivage dans les sciences, selon le type de fait étudié et leur origine. **Walras distingue ainsi les faits naturels des faits humanitaires**, la différence tenant au fait que **les seconds dépendent de la volonté des hommes**, contrairement aux premiers. **Les faits naturels sont étudiés par les sciences de la nature** (ex : la physique) alors que **les faits humanitaires relèvent des sciences morales et politiques.** Walras cherche alors à préciser la place de l'économie dans cette distinction. En fait, Walras cherche à exhiber une **troisième catégorie.** Les faits naturels sont « aveugles » car ils concernent les relations que les choses entretiennent entre elles : **les faits naturels appellent des sciences dites « dures » selon le critère de la vérité** qui constitue l'unique critère d'évaluation des connaissances. Les faits humanitaires impliquent la présence de la **volonté de l'Homme.** Elle peut prendre **deux formes selon qu'elle s'inscrit dans ses relations avec les choses ou dans ses relations avec les autres Hommes.** Dans le premier cas, **Walras parle d'« art »** (au sens de modification artificielle des choses de la nature, par la technique) régi par le **critère de l'utilité.** Enfin, **les relations entre les hommes renvoient au domaine de la morale où la justice est le critère qui prédomine.** Une telle classification pose plusieurs questions (ex : équivalence entre morale et justice, posant de nombreux débats en philosophie).

#### B LA PLACE DE L'ECONOMIE

##### *L'objet de l'économie politique*

Walras cherche à identifier l'objet de l'économie politique dans une longue discussion qui le conduit à **se situer par rapport à ses prédécesseurs et à s'y opposer en montrant qu'il apporte quelque chose de nouveau.** Il dit que cet objet est « **la richesse sociale** », c'est-à-dire « **l'ensemble des choses matérielles ou immatérielles qui sont rares, c'est-à-dire d'une part qui nous sont utiles et qui d'autre part n'existent à notre disposition qu'en quantité limitée** ».

**Walras précise que le champ de l'économie – c'est-à-dire la richesse – s'étend aussi aux choses immatérielles, c'est-à-dire les services.** Ce faisant, **il règle le débat ancien porté par l'économie Classique sur la distinction entre travail productif et travail improductif.** Smith définit le travail productif comme celui qui a un effet (positif) sur l'accumulation du capital. Ce faisant, les travailleurs productifs produiraient des biens matériels et les travailleurs improductifs des biens immatériels es / ou des produits de luxe (les deux intervenant dans la répartition du revenu mais non dans son accumulation). Or, ces deux derniers types de biens acquièrent une place croissante dans la réflexion économique, si bien que Walras rejette la distinction au profit d'une unique richesse sociale qui, de ce fait, ne semble plus relative à l'accumulation du capital mais définie par leur rareté (cette notion était présente dans la pensée classique, de la rente ricardienne par exemple, mais elle n'y occupait pas une place centrale).

**Les choses rares nous sont utiles, au sens d'une utilité résolument subjective, et limitées en quantité.** La richesse sociale est constituée de l'ensemble des choses rares, ce qui exclut nombre d'objets physiques (ex : l'air n'est (normalement) pas quantitativement limitée et le positon est une particule élémentaire disponible en quantité limitée mais relativement peu utile). **Walras s'oppose ainsi à des conceptions de l'économie, proches de Ricardo, qui mettent l'accent sur le rôle de la production et de la répartition, mais aussi à l'approche marxienne en termes de rapports de production. Plaçant la rareté au centre de l'analyse, Walras fait de l'économie un moyen de lutter contre la nature.**

### La nature de l'économie politique

On pourrait dire qu'elle est un art mais, ce faisant, on ne pourrait plus y faire intervenir le critère de vérité. En fait, **l'économie politique relèverait des trois types de connaissances selon les faits qu'elle traite**. Walras distingue les conséquences *a priori* et les conséquences *a posteriori* de l'objet de l'économie politique. S'appuyant sur sa définition, il montre que **cela exige des présupposés** (dit « **conséquences a priori** ») dont il distingue trois types :

- Ces **choses rares sont appropriables** (sans quoi elles ne nous concerneraient pas) mais on ne sait pas sous quelle forme (propriété privée, publique, semi-publique ?) ;
- Ces choses rares ne **peuvent être figées mais doivent être échangeables** ;
- Ces choses rares doivent être **multipliables par l'industrie humaine pour faire l'objet d'une production** (ce faisant, il rejoint Ricardo en excluant les biens non reproductibles).

Reprenant ces trois faits, Walras en cherche les **conséquences a posteriori** :

- **L'échange** (de quantités de biens contre de la monnaie rééchangeable) qui place les équivalences qui y préparent sur le plan des faits naturels, c'est-à-dire des **rappports de chose à chose** (d'un point de vue marxiste, cette équivalence entre une chose produite par le travailleur et la monnaie n'est que fétichisme, c'est-à-dire une forme particulière de l'aliénation) ; cela suppose implicitement une situation de concurrence parfaite (en effet, la tarification en pouvoir de marché fait intervenir la volonté humaine) ; l'économie politique relève alors de la science pure, articulée autour du **critère de la vérité** (c'est ce que signifie son titre *Économie politique pure*, centré sur le fait de l'échange, naturel). **Ce fait naturel est un fait mathématique** : cette conséquence découle du fait que les rapports d'échange sont des rapports de quantités. Walras argumente sa position (cela surprend aujourd'hui, face à l'économie actuelle, très mathématisée) face à un milieu académique qui ignore les mathématiques (il fut d'ailleurs rejeté du milieu intellectuel français pas tant pour ses idées socialistes que pour son usage des mathématiques).
- **La production** : Walras l'analyse comme le produit **d'une division** (volontaire, et non imposée et statique comme dans une ruche) **du travail qui instaure un rapport entre les hommes et les choses visant à accroître les quantités disponibles de ces dernières. Cela relève de l'art** : Walras qualifie de ce domaine du savoir d'« Économie appliquée » (il désigne ainsi la théorie de la production dans des structures de marché).
- **La propriété** : si l'appropriabilité tient simplement à l'existence d'objets, les formes de la propriété demande des individus en tant qu'expression d'un rapport social, **tombant par là-même dans le domaine de la morale, tendu par le juste** ; Walras parle alors d'« Économie sociale ».

#### Encadré : De l'utilisation des mathématiques en économie

Ce faisant, Walras adopte une position permettant de **clure le débat sur l'utilisation des mathématiques en économie**, et qui, à certains égards, vaut encore aujourd'hui. Selon lui, les mathématiques ont **d'une part une utilité pratique** (portant sur des calculs numériques, qui doivent être le plus exacts possibles, se rapprochant en cela de l'économétrie actuelle, bien que certaines choses ne soient pas objectivement mesurables (ex : l'utilité)) et **d'autre part une utilité théorique** (qui permet de comprendre et d'expliquer les phénomènes économiques généraux en faisant apparaître de grandes propriétés par le biais de fonctions faiblement spécifiées).

Or, **Walras montre que les reproches adressés par les critiques à l'une de ces deux fonctions s'appliquent en fait à l'autre** : l'utilisation théorique ne permet pas de prévoir car les fonctions sont très générales alors que l'utilisation pratique, en reposant sur des fonctions très spécifiées, ne peuvent avoir un grand degré de généralité (« L'Homme ne se met pas en équation »), mais peu importe puisque les deux domaines d'applications de ces deux utilisations sont bien différenciés. Walras est conscient que tout n'est pas quantifiable (ex : utilité) et **distingue deux catégories de faits mathématiques** : les **faits mathématiques extérieurs**, qui sont ceux de la physique (masse, longueur...), et les **faits « intimes »** (ex : l'utilité). Dans sa correspondance avec Poincaré (à qui il a envoyé un exemplaire de son ouvrage pour en faire la promotion et qui rapproche sa réflexion de la démarche en physique), ce dernier écrit que « **les masses sont des coefficients qu'il est commode d'introduire dans les calculs** » mais que **les physiciens n'ont pas une idée précise de ce qu'est la masse ; Walras montre que de manière analogue ces concepts immesurables sont des noms donnés à des causes hypothétiques permettant de rattacher les causes à leurs effets, qu'ils existent ou non en tant que tels.**

Jevons lui-même avait repris l'image du pendule, en montrant que la gravité est invisible et mesurée indirectement par le pendule pour montrer que, de même, l'utilité est invisible mais mesurable par ses effets sur la demande. L'*Économie pratique pure* de Walras sera donc formalisée.

## C L'ARTICULATION ENTRE LES TROIS DOMAINES DES SAVOIRS

Walras se demande **lequel des trois domaines vient en premier**. L'économie pure, renvoyant à un fait naturel présupposant la concurrence comme nécessité épistémologique, prime sur l'économie appliquée qui étudie les situations de production particulières ou la concurrence n'est que partiellement réalisée (cela représente de très larges pans de l'activité économique, au premier rang desquels le monopole naturel, requérant des tarifications ou régulations particulières, plus efficaces et parfois contraires aux enseignements de l'économie pure). **Quant à l'économie sociale, qui est orientée par le critère de justice, elle vient avant l'économie pure. Il ne s'agit pas de montrer que ce qui est juste est plus important que ce qui est vrai mais de chercher ce qui est vrai à partir d'une répartition des propriétés considérée comme juste.**

On se rapproche ici des **enseignements de l'économie du bien-être**, selon laquelle tout pareto-optimum (situation efficace) peut être obtenu à partir d'une situation de concurrence (d'après le second théorème de l'économie du bien-être) ce qui suppose de changer le régime initial de propriété pour qu'en émerge un mécanisme concurrentiel conduisant à une situation efficace. Walras a bel et bien l'intuition d'une optimalité de l'équilibre général mais une multiplicité d'équilibres peut être atteinte selon la distribution des dotations initiales, relevant de l'économie sociale.

### III LES DOMAINES DE L'ECONOMIE

#### A L'ECONOMIE PURE

Les *Principes d'économie politique pure* sont le principal apport de Walras au marginalisme.

##### *Utilité et demande*

Il part de l'idée d'utilité et de la relation qu'elle entretient avec la demande (leçons 8 à 10). **Il définit deux notions d'utilité :**

- ***l'utilité extensive d'un bien est la quantité qu'il nous faut pour parvenir à satiété*** (au-delà de laquelle le consommateur sera disposé à payer un prix nul), c'est-à-dire la quantité demandée d'un bien lorsque son prix est nul (l'idée qu'une telle demande puisse être finie était déjà présente chez Smith quand il analysait la demande potentielle de l'homme pauvre mais n'est plus admise aujourd'hui) ;
- ***l'utilité intensive ou « rareté »*** (tension entre ce qui nous est utile et les quantités limitées) **désigne l'intensité du dernier besoin satisfait**, mesurable par l'utilité marginale ou le « degré final d'utilité (Jevons) ou « ophélimité » (Pareto).

Cette conception de l'utilité peut sembler restrictive. Sur la base de l'utilité marginale, Walras pense pouvoir reconstituer la fonction d'utilité de l'individu par un processus d'intégration. **Deux propriétés de l'utilité en découlent :**

- **Elle est *cardinale*** : elle donne un sens à des comparaisons entre intervalles d'utilité, contrairement à l'utilité ordinale qui ne donne de sens qu'à l'ordre d'utilité entre les biens (on peut changer d'échelle par transformation affine positive là monotone croissance où les valeurs sont déterminantes dans le cas d'une utilité cardinale). **Les auteurs ont longtemps repris l'idée d'une utilité cardinale, renvoyant à la mesure des sensations, des plaisirs et des peines, dans une conception quasi-physiologique** (très présente chez les auteurs anglais à la suite de Hume, Bentham ou Jevons).

**Remarque :** C'est chez Pareto qu'on rencontre la première vraie critique de l'utilité cardinale, qu'il juge superflue dans le calcul des équilibres d'agents (l'hypothèse initiale de cardinalisé peut être abandonnée sans coûts). En fait, il existe des problèmes spécifiques requérant le recours à une utilité cardinale (ex : l'économie du bonheur, qui cherche à mesurer le bien-être global des agents, s'inscrit dans un cadre cardinal).

- **Elle est *additive*** : l'utilité d'une somme de biens est la somme des utilités des biens. Aujourd'hui, **une telle représentation pose problème quant à la description des mécanismes de complémentarité ou substituabilité des biens** (ex : si je bois mon café avec un sucre, l'utilité d'une tasse de café avec sucre sera supérieure à la somme de l'utilité des deux séparément). Analyste par excellence des interdépendances, Walras s'intéresse paradoxalement peu à ces questions.

Sous ces hypothèses, **Walras énonce les deux grandes lois communes aux marginalistes :**

- ***L'utilité marginale décroissante*** (supposant une utilité cardinale) **que Walras introduit comme une loi psychologique** : l'utilité intensive d'un bien décroît jusqu'à ce que la quantité du bien dont on dispose soit égale à son utilité extensive où elle s'annule ;

- Le « **théorème de la satisfaction maximum** » : cherchant à maximiser l'utilité d'un individu sous contrainte, il montre que, pour un individu, les utilités marginales des biens pondérées par leurs prix doivent être égales (condition de premier ordre classique), si bien que **la dernière unité utilité pour acheter des biens apporte un même supplément d'utilité**. Cherchant à généraliser ses conclusions à plusieurs individus, **il aboutit à des conclusions très proches de Pareto et annonçant l'équilibre général**. Il est possible d'imaginer un système de prix permettant à un agent particulier d'atteindre son maximum de satisfaction mais il n'est pas évident que ce système existe pour maximiser la satisfaction collective ; la question de l'existence d'un tel système de prix, tel que chaque agent atteigne simultanément son maximum de satisfaction, n'est autre que le problème de l'existence de l'équilibre général.

Dès lors, Walras généralise peu à peu sa théorie à partir d'un travail sur des graphiques (espaces à deux dimensions), alors peu répandu en économie. Il introduit par la suite la production, la monnaie et les actifs financiers successivement.

#### *L'échange entre deux marchandises*

**Walras commence par définir la notion de prix de deux manières : c'est d'une part un rapport entre deux quantités échangées et d'autre part un rapport de valeurs** (idée abandonnée par la suite car peu précise). Raisonnant dans un monde à deux biens (A = avoine et B = blé), on a donc prix de l'avoine = valeur de l'avoine / valeur du blé (et symétriquement pour le prix du blé)). En fait, dans une telle économie, ces deux prix sont les mêmes (si l'un est déterminé, l'autre l'est automatiquement). Sur cette base, **Walras cherche à décrire les comportements des agents sur les marchés**. Dans une telle économie, **pour acquérir de l'avoine, il faut offrir du blé**. Ainsi, **la valeur de la demande d'avoine est égale à celle de l'offre de blé**. De même, la valeur de la demande de blé est égale à l'offre d'avoine. Walras peut alors construire des courbes d'offre et de demande à l'intersection desquelles se trouve l'équilibre.

**La courbe de la demande d'avoine est décroissante, à cause de l'utilité marginale décroissante** (loi psychologique) et l'offre d'avoine est construite **à partir de l'égalité de la valeur de cette offre à la valeur de la demande de blé**, l'offre étant toujours et avant tout considérée comme une contrepartie de la demande. L'offre d'avoine étant la contrepartie de la demande de blé, elle en est dérivée et dépend du prix du blé. Or, le prix du blé est simplement l'inverse du prix d'avoine. **C'est la première fois que l'offre et la demande apparaissent sous forme fonctionnelle dans la science économique**.

**Reste à rendre compatibles offres et demandes au moyen d'une troisième relation, ou condition d'équilibre, visant à égaliser l'offre et la demande de chaque bien**. Il met les prix en abscisse (variables indépendantes) et les quantités en ordonnées. La demande de marché, somme des demandes individuelles dépendants des utilités intensives, est décroissante (Jevons opère quant à lui ce passage par agrégation des demandes individuelles au sein d'un « corps commerçant » fictive) ; son ordonnée à l'origine est l'utilité extensive du dernier agent. Quand le prix de l'avoine augmente, l'offre d'avoine augmente, de même que la demande de blé. Il en résulte une courbe rebroussée (en cloche et avec une asymptote). Offre et demande se croisent en un point déterminant des prix et quantités d'équilibre.

Remarque : Les prix sont en abscisses car les quantités sont les variables d'ajustement chez Walras. Aujourd'hui, on met les prix en ordonnées, depuis Marshall qui introduit des fonctions de prix d'offre et de demande au lieu de fonctions de quantités offertes et demandées.

**Ces représentations ne concernent pas un unique marché mais tous les marchés à la fois, considérés comme interdépendants** : ici le prix d'équilibre sur le marché de l'avoine est l'inverse du prix d'équilibre sur le marché du blé. On voit ici se dessiner la loi de Walras : **si la demande d'avoine est égale à l'offre d'avoine, alors, simultanément, l'offre de blé est égale à la demande de blé**. Walras prend ainsi explicitement en compte des interdépendances que Marshall n'abordait qu'à travers des élasticités-prix croisées. Il pourrait y avoir des équilibres multiples mais dans ce cas ils ne sont pas tous stables. **Il pourrait en revanche ne pas y avoir d'équilibre. Ce type de questions, classiques mais déterminantes, émergent naturellement chez Walras, aussi bien d'un point de vue mathématique que graphique**. Ces doutes étaient absents chez les Classiques ou chez Marx pour lesquels la valeur d'un bien existe toujours mais ici, elle dépend de l'existence de l'équilibre ; il en va de même de la question de l'unicité de la valeur.

#### *L'échange avec m marchandises*

Si l'on entend le prix au sens précédent, il y aurait alors **m(m-1) prix croisés**. Or, de même que précédemment, ces prix ne sont pas indépendants car transitifs (auquel cas des arbitrages profitables seraient possibles). **Walras propose alors de prendre une marchandise (A) numéraire pour éliminer les prix croisés**. Il y a alors m-1 prix (le

prix de A étant 1). **S'agit-il de la monnaie ? Non car des trois fonctions de la monnaie chez Hicks (unité de compte, intermédiaire des échanges et réserve de valeur), elle n'a que celle d'unité de compte.**

Sur cette base, Walras identifie la « **loi d'équivalence des quantités échangées** » résultant d'une **généralisation des conclusions précédentes** : quantités offertes - quantité demandées (pour un individu) = 0 puisqu'on ne peut demander quelque chose que si on offre une quantité équivalente, si bien que la demande excédentaire de chaque bien (demande- offre) est toujours égale à 0, pour tous prix. Cette loi établit des relations vérifiées pour tous les prix entre demandes et offres. Multipliant ce vecteur de quantité par un vecteur de prix, on trouve toujours 0, si bien que **le système est de dimension m-1** : les demandes excédentaires ne sont pas toutes indépendantes les unes des autres.

**Or on a m-1 inconnues (les prix), si bien que le système d'équation permet de déterminer les m-1 inconnues selon Walras.** Or, ce n'est pas une condition nécessaire et suffisante, car on peut trouver des prix négatifs ou inexistantes (Von Wieser). Walras lègue ainsi un problème important aux générations suivantes : l'existence de l'équilibre économique général. **Il faut attendre une quinzaine d'années pour montrer qu'il s'était trompé et les années 1950 pour obtenir les premières démonstrations rigoureuses de l'équilibre général.**

#### *L'introduction de la production*

Du point de vue ricardien, on part de la production qui ouvre à l'échange pour améliorer la situation des agents. **Avec Walras, la perspective s'inverse pour partir de l'échange que la production ne fait que complexifier.** Son analyse est toutefois, **dans un premier temps, proche des Classiques.** Il identifie les **trois facteurs traditionnels de production** (travail, capital et terre) et y ajoute la **figure de l'entrepreneur**, qu'il distingue du capitaliste, et combine les facteurs non pas dans une activité de travail ni pour un profit mais **pour un bénéfice**, différence entre le prix et les coûts du produit. **A l'équilibre à long terme, le bénéfice des entrepreneurs tend à s'annuler selon Walras.**

Walras identifie ainsi n « services producteurs » différents, permettant d'obtenir les m produits. Ces n facteurs font l'objet d'offres et de demandes et la position de Walras évolue sur leur origine. Il introduit tout d'abord des « **coefficients de production** » **fixes pour chaque bien.** Il obtient ainsi m\*n coefficients permettant, à partir des quantités de produits, de **déterminer la demande de chacun des facteurs** (capitaux personnels, terriens et capitaux pures). **Dans l'hypothèse de bénéfice nul pour l'entrepreneur, il détermine les prix des n facteurs.** L'origine de ces coefficients demeure toutefois problématique : dans une note de bas de page, Walras explique qu'il faudrait imaginer qu'ils résultent de l'activité économique.

Dans une troisième édition des *Éléments* (1896), reprenant la théorie de la productivité marginale décroissante du capital à Vicksteed, il en fait une critique acerbe puis comprend l'absurdité de sa position et **s'en inspire pour déterminer une demande et une offre de services producteurs comme pour les produits.** Il fait alors apparaître une théorie de l'équilibre général proche des modèles actuels, confrontant utilités des biens et productivité des facteurs à l'équilibre. **Reste à démontrer l'existence de cet équilibre.**

#### *La réalisation de l'équilibre général*

Cette façon de concevoir l'équilibre général est **très liée à l'appareil formel utilisé par Walras, consistant à dégager une condition d'équilibre des fonctions d'offre et de demande.** Il devrait alors être possible de **rendre compatibles toutes les offres et demandes**, c'est-à-dire qu'il pourrait y avoir des prix rendant cette situation possible. Cependant, rien ne dit que ces prix s'établissent effectivement sur les marchés. Pour ce faire, **il faut montrer qu'il existe un mécanisme permettant de rejoindre l'équilibre.** Ce processus de marché a deux composantes :

- **La concurrence en constitue le moteur et permet au prix d'apparaître comme un fait naturel donné** (les agents sont « price taker ») : « comme acheteurs, les échangeurs demandent à l'enchère ; comme vendeurs, ils offrent au rabais ». Walras montre que ce type de comportement existe, notamment sur les marchés boursiers, même s'il ne va pas de soi que cette hypothèse comportementale soit vérifiée sur tous les marchés. Jevons se contentait d'une hypothèse d'« atomisticité » (grand nombre d'acheteurs et de vendeurs) alors que **l'hypothèse comportementale de Walras peut s'appliquer même à un petit nombre d'agents** (cela justifie des politiques visant à rendre concurrentiels – par des dispositifs de contrôle par exemple – des marchés investis par un petit nombre de producteurs, comme les opérateurs de téléphonie mobile). Cette conception de la concurrence pose toutefois des difficultés puisque, **l'échange apparaissant comme un fait naturel, il est indépendant de toute volonté humaine et personne ne peut rien sur les prix, ce qui pose le problème de leur ajustement.**

- Le « tâtonnement », réalisé grâce à l'intervention d'un « commissaire priseur » criant des prix pour égaliser l'offre et la demande. S'il existe des marchés régulés par une telle autorité centrale, celle-ci n'est pas toujours concrètement visible. Or, cet agent implique une action très contraignante, incarnée dans le tâtonnement, que Walras décrit à la voie passive (sur le mode « des prix sont criés ») et dont la réalisation tient à la présence du commissaire-priseur qui crie des prix et interdit la réalisation des transactions hors-équilibre (partie prenante d'un processus qualifié de « non tâtonnement », proche du « cob web »).

Remarque: La littérature des années 1980 s'est attachée à réfléchir à l'absence d'un commissaire-priseur (retombant souvent sur la théorie de Keynes et l'idée d'une demande effective insuffisante, pilier de la théorie du déséquilibre à prix fixes). Le processus de tâtonnement walrasien est stable s'il conduit à l'équilibre et instable sinon ; du vivant même de Walras, la question de la stabilité a été posée, notamment par Alfred Marshall qui développait alors une analyse assez proche : il suppose un marché avec une offre inélastique (horizontale dans un repère (prix ; quantités) ), et montre que, quand le prix de demande est supérieur au prix d'offre, le commissaire-priseur walrasien est conduit à proposer un prix plus élevé, ce qui conduit à la stabilité, mais que, dans le cadre de sa théorie des prix d'offre et de demande reposant sur un ajustement par les quantités, les quantités produites augmentent, s'éloignant sans cesse de l'équilibre.

Walras n'a jamais véritablement répondu à la question de la stabilité ; en revanche, il a détaillé son processus de tâtonnement, en revenant sur le comportement du commissaire-priseur en posant  $Q_i(S) - Q_i(D) = K \cdot p_i$  avec  $K = p_i$ . (taux de variation du prix du bien  $i$ ) pour tout bien  $i = 1$  à  $n$  simultanément sur tous les marchés. Ce faisant, il suppose tous les prix donnés hors-équilibre. Le « commissaire-priseur » visite alors successivement tous les marchés, sauf celui du numéraire dont le prix doit toujours être égal à 1 (il s'équilibre de manière passive si les autres marchés sont à l'équilibre). Notant  $f_i(p_1, p_2, \dots, p_n)$  la demande excédentaire du bien  $i$  ( $Q_i(S) - Q_i(D)$ ) qui peut être positive, négative ou nulle, le commissaire-priseur modifie le prix  $p'_i$  du bien  $i$  de façon à équilibrer ce marché. Il fait de même avec  $f_j(p_1, \dots, p'_i, \dots, p_n)$  en proposant  $p'_j$  pour équilibrer le marché  $j$ . Il fait ainsi pour tous les marchés, aboutissant à une nouvelle structure de prix  $(p'_1, p'_2, \dots, p'_n)$ . Puis il retourne sur le marché de  $i$  afin d'annuler la nouvelle demande excédentaire  $f_i(p'_1, \dots, p'_i, \dots, p'_n)$  en proposant  $p''_i$ . Sans pouvoir le démontrer, Walras suppose qu'au fur et à mesure que les prix des biens sont ajustés, on tend vers l'équilibre général, annulant simultanément toutes les demandes excédentaires grâce à un vecteur de prix d'équilibre. Cette conception de la stabilité (variations discrète, ordre des marchés visités successivement...) a été discutée par Allais ou Hicks mais la démarche analytique reste peu fixée. Le rôle de l'ordre de visite des marchés est notamment questionné (« path dependency »).

Par ailleurs, si l'interdiction des échanges hors-équilibre ne pose aucun problème dans une économie d'échange, l'introduction de la production est problématique, car il ne dispose pas (encore) des facteurs de production nécessaire ; or, pour qu'il s'engage de manière crédible, il faudrait être à l'équilibre. Certains agents produisent des facteurs de production pour d'autres et dont les prix sont déterminants pour les fonctions d'offre et de demande de ces derniers. Pour résoudre le problème, Walras suppose que chaque agent, pour chaque prix crié, ne fait qu'annoncer sur un bond ce qu'il aurait pu produire si des conditions spécifiques avaient été réunies, permettant d'orienter la décision du commissaire-priseur ; la représentation walrasienne n'en est toutefois que plus complexe, en dépit de la position de l'auteur qui voit dans le tâtonnement la résolution concrète de son système et développe ce faisant l'intuition – forte pour l'époque – d'un algorithme. Son vocabulaire reste toutefois trompeur car très irréaliste : le modèle qu'il construit dans les *Éléments* reste plus théorique et méthodologique qu'autre chose. L'argument du réalisme n'a toutefois que peu de sens puisqu'avec son raisonnement formalisé, Walras cherche uniquement à comprendre ce qui se passe dans la réalité dans un cas très général ; nul besoin d'établir l'existence du commissaire-priseur. Ces éléments sont au cœur de son économie politique pure, qui doit être articulée avec les deux autres domaines de l'économie.

## B L'ECONOMIE SOCIALE

### *Individu et société*

Les conclusions des *Éléments d'économie sociale et appliquée* sont composées d'anciens articles que Walras a rassemblés. Ils n'en sont pas moins ambitieux que les *Éléments d'économie politique pure* puisque Walras cherche à y développer des grands problèmes moraux ou politiques, comme la relation entre égalité et liberté, présentés comme sous deux désirables mais antagoniques. Plus largement, il réfléchit sur les relations entre individu et société et montre que cette opposition structure toute la pensée occidentale. Mû par une ambition relativement démesurée, Walras tente de répondre à cette question en montrant que l'individu et la société

sont deux faits naturels simultanés. Ce faisant, il propose une grille de lecture des courants de la philosophie politique, **partagée entre individualisme** (mettant l'accent sur la primauté de l'individu) **et communisme** (affirmant la primauté de la société).

Walras explique qu'il est difficile de résoudre le problème d'ordre consistant à identifier ce qui relève proprement de l'individu et de la société, sans intersection. Il explique que ce qui relève de l'individu renvoie à ces « positions personnelles particulières » (concernant chacun de nous individuellement) et que ce qui relève de la société concerne des « conditions sociales générales ».

#### *Justice et répartition*

Dès lors, **Walras applique un critère de justice pour asseoir toute décision normative dans le domaine de la morale. Il lève ce faisant la contradiction entre l'égalité et la liberté**, la première concernant la société et l'État, qui doivent **donner des chances égales à chacun alors que la seconde concerne les individus, qui doivent être libres d'agir comme ils le veulent pour parvenir à des positions personnelles inégales** (cette inégalité réelle dépendant de nos actions et non des conditions sociales initiales) : « liberté de l'individu, autorité de l'État ; égalité des conditions, inégalité des positions ».

Walras forge alors un principe de **répartition des richesses sociales**, donnant le **point de départ à partir duquel agira la concurrence en allouant les ressources**. Au fil d'intitulés audacieux, il développe une **analyse s'appuyant sur une distinction systématique originale entre** :

- **les capitaux** (stocks ou facteurs de production) qu'il attribue pour une part aux propriétaires fonciers (capitaux fonciers), pour une autre aux travailleurs (capitaux personnels) et pour une troisième aux capitalistes (capitaux mobiliers ou artificiels car produits de l'art) ;
- **les « revenus »** ou services producteurs fournis par les capitaux (flux) et découlant des capitaux fonciers (rente), des capitaux personnels (travail) et des capitaux mobiliers (profit) ;
- **les prix des services producteurs qui sont le fermage pour la rente, le salaire pour le travail et l'intérêt pour le profit.**

Walras forge **deux principes de répartition** :

- Les propriétaires de capitaux sont les **propriétaires des flux auxquels ils ont donné naissance**.
- Sur un marché concurrentiel, **le propriétaire d'un capital est propriétaire de son prix en cas d'échange** (ex : un travailleur est propriétaire de ses capitaux personnels et donc de son travail et de son salaire s'il l'échange). Ainsi, les produits appartiennent à l'entreprise avant d'avoir été vendus et aux acheteurs après.

Reste à savoir à qui appartiennent les trois sortes de capitaux. Les capitaux mobiliers, comme biens qui ont fait l'objet d'une production et d'une vente, appartiennent à ceux qui l'ont acheté sur un marché concurrentiel, ou à leurs producteurs s'il n'y a pas vente. **S'appuyant sur la théorie de la propriété privée de John Locke, qui considérait qu'en tant que propriétaire de nous mêmes, nous sommes propriétaire de notre travail et de son revenu, Walras montre que nous sommes propriétaires de nos capitaux personnels** (capacités de travail telles que nous avons su les faire évoluer) **et par conséquent de notre travail et du salaire qui en découle en cas d'échange**. Quant à la terre, Walras montre qu'elle appartient à l'État comme stock, si bien que la rente et le fermage lui reviennent aussi (la société de son époque est aux 3/4 agricole). Cela tient au caractère non reproductible (non multipliable) du stock des ressources naturelles qui relèvent donc des conditions sociales générales. Dès lors, il n'y a pas besoin d'impôts, les revenus obtenus grâce aux capitaux fonciers étant suffisants à l'État pour remplir ses fonctions.

**On comprend mieux pourquoi Walras se définissait lui-même comme un « socialiste scientifique », utilisant ici les mêmes termes que Marx**, ce qui a suscité une grande méfiance, voire une hostilité autour de lui, et lui coûte – en partie au moins – un poste en France. Il faut toutefois tempérer l'audace walrasienne. Ainsi, Walras ne tranche jamais véritablement la question de l'héritage : relève-t-il des positions personnelles particuliers (il serait alors inégal) ou des conditions sociales générales (qu'il pourrait entraver s'il était trop inégal, au même titre par exemple qu'un système éducatif ouvertement ségrégatif) ; Walras ne tranche jamais car la question reste polémique.

**On retient aujourd'hui de Walras essentiellement son économie pure, dont les maladroites ont été progressivement levées et les contraintes peu à peu levées, notamment grâce à son successeur à Lausanne**

**Pareto** (ex : utilité cardinale). L'existence de l'équilibre général a été démontrée dans les années 1950 par Kenneth Arrow et Gérard Debreu et sa stabilité a suscité une **littérature abondante mais mathématiquement très complexe et encore floue à certains égards**. Celle-ci serait notamment vérifiée si les fonctions de demande excédentaires étaient caractéristiques de substituts bruts (élasticité de la demande au prix du bien négative et de la demande au prix des autres biens positive) mais demandes individuelles et excédentaires sont très différentes (théorème de Debreu-Mentel-Sonnenschein).

On ne retient toutefois qu'une partie du projet valréassien, **délaissant notamment toute son économie sociale**. Amartya Sen a reçu un prix Nobel d'économie pour avoir montré que **l'économie devait s'articuler à la morale mais l'œuvre de Walras**, ou celle de Smith avant lui, **montre bien que l'idée n'est pas nouvelle**. Cela tient en partie à son successeur à partir de 1893, Vilfredo Pareto, qui a ouvertement rejeté l'économie sociale au profit de sa sociologie.